

#### A0: Les idées-forces de Fouillée

La notion de force, avec la loi de conservation de la force, était l'idée centrale d'où Spencer déduisait son déterminisme évolutionniste : l'action est l'être même des choses. Mais, d'autre part, Alfred Fouillée (1838-1912) remarque que la force, définie comme tendance à l'action, est saisie directement comme un caractère universel des faits de conscience : il n'y a pas une intelligence séparée de la volonté, une idée, simplement connue, puis une activité, spontanée ou réfléchie, qui se dirige d'après cette idée ; toute idée est déjà une force, une tendance au mouvement, qui se réalise d'elle-même par les actes, si elle ne trouve pas devant elle une autre idée qui la combat.

La notion de force permet donc d'interpréter à la fois l'esprit et la nature; or elle permet en même temps (et ici s'indique le but de l'ouvrage considérable de Fouillée) de sauver, sans sortir des conditions imposées par l'esprit positif, la réalité de valeurs spirituelles qui semblaient irrémédiablement compromises par l'application illégitime qu'en faisait Spencer. Voici par exemple le problème du libre arbitre (Liberté et déterminisme, 1872)

dès qu'on admet que toute idée est une force, il faut l'admettre aussi de l'idée de liberté; l'être qui se croit libre n'a pas même conduite que celui qui se croit déterminé; il se modifie lui-même par les alternatives qu'il se croit en état de poser : par là il réagit indéfiniment sur soi, ce qui est le propre de tout ce qui participe à la vie spirituelle. La Psychologie des idées-forces (1893) montre comment la vie entière de l'esprit et particulièrement la vie intellectuelle se développe à partir de la conscience-action ; c'est la conscience agissante seule qui se pose elle-même comme existante, et avec elle, les autres êtres sur qui ou avec qui elle agit, et en même temps les catégories intellectuelles (comme la causalité) qui se déduisent des conditions

d'exercice de la volonté. La Morale des idées-forces (1908) montre les applications pratiques de la doctrine, la force interne d'un idéal, qui est attractif et persuasif. Dans la notion de force, coïncident donc la nature et l'esprit; elle se trouve être ainsi la marque d'une réalité absolue qui n'est pas un inconnaissable radical comme l'a voulu Spencer, mais un inconnaissable relatif, ce qui est suffisant pour prouver que la conscience n'est pas un épiphénomène.

## A1 : DES ACTES DES "CABOCHIENS" CONTRE LA FAMILLE ROYALE (1413)

Les Lettres Patentes qui suivent, "touchant les désordres et violence commises en la personne des Princes du sang par les séditieux de Paris", datent du 18 septembre 1413. Elles décrivent les actes commis contre la famille royale par les "Cabochiens" (proches du parti Bourguignon) - voir aussi le document intitulé Accords entre les grands du Royaume de France:

Charles, par la grâce de Dieu Roy de France, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, Salut.

Pour ce que depuis certain temps en ça, plusieurs merveilleuses entreprises et cas énormes et détestables forfaits, crimes et délits sont venus et ont été commis et perpétrés en notre bonne ville de Paris par gens séditieux, troubleurs de pays, rebelles et coupables de crime de Lèze Majesté, lesquels pourroient estre notifiés et publiés par le monde en divers et plusieurs lieux, et par spécial ez bonnes villes de notre royaume, autrement que les dessusdites entreprises, crimes et cas aucuns n'ont été commis et perpétrés par les délinquans, par quoy plusieurs dommages, escandes et inconvéniens irréparables se pourroient ensuivre en maintes manières contre Nous et contre Notre Royale Majesté, et contre tous autres roys et princes terriens qui ont peuple à gouverner, Nous, voulans la vraye vérité des choses dessusdites estre claire et manifeste à un chacun, afin d'obvier et remédier aux choses dessusdites, faisons sçavoir et signifions à tous par la teneur de ces présentes la vérité des entreprises et cas énormes dessusdits estre telle que:

Nous estant et faisant notre résidence en notredite bonne ville de Paris, et avec Nous notre très chère et très amé compagne, la Reyne, nos très chers et très amez fils aîné, Louis, Duc de Guyenne, et Oncle de Berry, et plusieurs autres de notre sang et lignage, et de nos conseillers et serviteurs, comme accoutumé avons le temps passé, advint que le vendredy après Pasques XXVIIIe jour du mois d'avril dernièrement passé, Elion de Jacqueuille, Robert de Mailly, Charles Guillaume Barrau, lors notre secrétaire, un chirurgien nommé Mestre Jean de Troyes, ses enfans, Thomas Le Gouers et ses enfans, Garnot de Saint Yon, bouchers, Simonnet le Coustelier, dit Caboche, Estour Theur, Bandes Desbordes, André Roussel, Deniset de Chevinont et plusieurs autres, leurs complices adhérens, fauteurs, confortans et aydants de plusieurs et divers estats, professions et conditions, ceux hommes séditieux, rumorieux, rebelles, troubleurs de paix et coupables de crime de Lèze Majesté, après plusieurs assemblées, secrètes conspirations et monopoles par eux faits en notredite bonne ville, en divers lieux, de jour et de nuit, vinrent entres grand et excessif nombre, tous armez à étendart déployé et par manière d'hostilité et de puissance desordonnée, passèrent pardevant notre hostel de Saint Pol, sans notre sçeu et à notre très grand déplaisir et deshonneur, et allèrent droit à l'hostel de notredit fils, le Duc de Guyenne, auquel hostel ils s'efforcèrent d'entrer et, de fait, rompirent les portes en grand esclande et deshonneur de Nous et de notredit fils, et eux autres en iceluy hostel allèrent en sa chambre par force et violence moult terrible et épouvantable, jaçoit que par notredit fils et par notre très cher et féal cousin germain, le Duc de Bar, Louis, Duc en Bavière, frère de notredite compagne et plusieurs autres nobles hommes, chambellans et autres officiers de Nous et de notredit fils, plusieurs deffenses, prières et requestes leur fussent faite au contraire, et quand ils furent en la chambre de notredit fils, ils prirent de fait violemment et par force notredit cousin germain, le Duc de Bar, et le chancelier pour lors de notredit fils et plusieurs autres nobles hommes, nos chambellans, conseillers et autres serviteurs de Nous et de notredit fils, pour laquelle fureur et convocation de peuple notredit fils de encourir une très griève maladie, et iceux emmenèrent de fait en prison là où bon leur sembla, et les mirent prisonniers en plusieurs et divers lieux ou ils les ont tenus et fait tenir par moult long temps et tant qu'ils ont pu, et, outre ce, par leur fureur et conspiration dessusdite, prirent aucuns nos serviteurs et les meurtrirent inhumainement, et

autres emmenèrent en prisons particulières et reçoellées, et puis par menaces et paour de mort, les rançoennèrent à très grandes et excessives sommes d'argent;

Et après ces choses, à une autre journée, en persévérant en leur mauvais et détestable propos, vinrent devers Nous, en notredit hostel de Saint Pol, et là, proposèrent ou firent proposer, en notre présence, ce que bon leur sembla, en disant pleinement et absolument qu'ils vouloient avoir certaines personnes qu'ils avoient en écrit en un certain roolle qu'ils portoient, lesquels estoient en notre compagnie, dont ledit Louis, Duc en Bavière, frère de notredite compagnie, estoit l'un, et plusieurs autres nobles, conseillers et chambellans, maistres de notre Hostel et autres, nos serviteurs, de plusieurs et divers estats et offices, et, par force et violence manifeste contre nostre volonté, les emmenèrent en prison, là où bon leur sembla, comme avoient fait les autres;

Et non contents des excés et violences dessusdites, allèrent semblablement à très grand tumulte en la chambre de notre dite compagne, la Royne, et illec en sa présence et contre son gré et sa volonté, prirent plusieurs damoiselles dont les aucunes estoient de nostre lignage et de celui de notredite compagne, et icelles emmenèrent très vilainement prisonnières comme devant, duquel outrage notredite compagne eut et prit en soy telle terreur, déplaisance et couroux qu'elle en fut en péril de mort ou de maladie très griève;

Et puis procédèrent, iceux malfaiteurs, contre les dessusdits prisonniers, hommes et femmes innocens de fait et à leur volonté, envers les uns par très durs tourmens de gênes et tyrannie merveilleuse, et autrement, contre toute forme de droit et non accoutumée, et aucuns autres gens, de noble lignée, de grand estat, tuèrent en la prison, et firent publier partout contre vérité qu'eux mesmes s'estoient tueez, et puis les firent décapiter et mener au gibet, et autres firent meurtrir tellement ez lieux où ils les avoient mis en prison, et les gitèrent en la rivière; et les dessusdits dames, damoiselles par eux prises et emmenées comme dessus et dit, traitèrent très inhumainement, jaçoit ce qu'ils fussent souvent requis moult instamment qu'ils voulussent souffrir que la voye de justice fust ouverte aux personnes par eux prises et détenues comme dit est, et que notre cour de Parlement en eust la connoissance comme raison estoit, à laquelle requeste raisonnable ils ne voulurent en aucune manière obtempérer, ne condescendre, mais qui plus est, firent faire et écrire fausses Lettres Patentes à leur volonté, lesquelles, par force et contrainte, ils firent seeller de notre grand seel en notre chancellerie, en contraignant Nous et notredit fils de les signer de nos signes manuels, et de approuver et avoir agréables tous leurs faits pour avoir chancelier à leur poste et de leur bande, pour avoir leurs lettres d'illec en avant scellées à leur volonté, firent par force de frauduleuse malice et violence, mettre hors de l'office de chancelier nostre amé et féal chancelier Arnault de Corbie, chevalier, qui par avant longuement Nous avoit servy, et en son lieu, firent mettre et instituer Eustace de Laitre, par lesquelles lettres contre toute vérité estoit dit et affirmé, que tout ce qu'ils avoient fait ça en arrière et ce qui s'en estoit ensuy avoit esté fait par nostre volonté et ordonnance et de notredit fils le Duc de Guienne, pour le grand bien de Nous et de notre royaume, et icelles fausses lettres ont envoyées en plusieurs et diverses parties, villes et citez de notre dit royaume, et aussy y ont envoyé lettres de par eux, par tout où il leur a plu, diffamatoires et contre l'honneur de notredit fils, pour attraire et induire les autres villes et populaces à leurs faultes, déloyalles et mauvaises intentions, et attenter aux personnes prochaines de notre sang et contre Nous et notre seigneurie, pour extirper, détruire et faire mourir toute noblesse, clergé, chevalerie et bons bourgeois, marchands et autres gens d'honneur et d'estat, et, à eux, attribuer le gouvernement de la seigneurie de notre royaume, ausquelles fausses et desloyales volontez, propos et intentions, ils pussent estre parvenus, veües la grand multitude qu'ils estoient en cette fausse et déloyalle entreprise, et le port et faveur qu'ils avoient d'aucuns susciteurs de guerre et violence de paix, comme il a apparu clairement, car ils ne soufroient que nul osast parler de paix pour les menaces qu'ils notorioient à tous ceux qu'ils pensèrent, qu'ils voulsissent pourchaser la paix, et aussy par la grand désobéissance qu'ils ont fait et

faisoient à notre Cour de Parlement, à nostre Prévost de Paris, en perturbant toute voye de justice pour empescher de tout leur pouvoir la bonne paix, laquelle toute bonne créature doit désirer de tout son coeur;

De laquelle paix Nous sommes venus, par la grâce de Notre Seigneur qui en est vray acteur, et par le grand sens, prud'homme, loyauté et prudence de plusieurs de nos bons parens et amis, de notre fille université de Paris, et des bons bourgeois et autres, nos loyaux sujets de notre bonne ville de Paris, qui l'ont voulue et prouvée de leurs loyaux pouvoirs, et par leurs bons amis et moyens, se sont mis ensemble à un certain jour, en grand nombre, les bourgeois de Paris, et sont venus devers notredit fils, le Duc de Guyenne, et devers notredit oncle, le Duc de Berry, dire tous à une voix qu'ils vouloient la paix, et que s'il leur plaisoit monter à cheval, ils iroient en leur compagnie pour vivre et mourir avec eux pour tenir la paix qui avoit esté accordée et jurée;

Aussy les bons bourgeois de Paris avoient moult grand désir de Nous oster de la subjection et servitude en laquelle Nous avoient mis et tenoient les dessusdits nommez crimineux, et à donc iceux nos filz et oncle et leurs gens et serviteurs, le 4e jour d'aoust dernier passé, montèrent à cheval et, en leur compagnie, lesdessusdits voulans la paix, et allèrent par la ville, premièrement ez lieux où estoient les prisonniers et personnes dessusdites, et iceux délivrèrent pleinement, entre lesquels estoient notredit cousin, le Duc de Bar, auquel baillames dès lors la garde de notre chastel du Louvre, que lesdits malfaiteurs occupent par avant, et à Louis, Duc en Bavière, baillames la garde de notre chastel ou bastide de Sainte Catherine, sous notre très cher et très amé filz, le Duc de Guienne, qui pour Nous y fut établi, et à notre très cher et très amé oncle, le Duc de Berry, le gouvernement et capitainerie de notre bonne ville de Paris, et est vérité que les dessusdits crimineux, véans ces choses, et que nosdits filz de Guienne et oncle de Berry entendoient et vacquoient à ladicte paix ferme et à mettre sus la justice et la police et gouvernement de notredite ville, connoissant la profondeur des maux où ils étoient boutez, comme désespérez de notre grâce et miséricorde, se rendirent fuitifs de notredite ville, et, néanmoins, en ont avant esté prins, ausquels justice a esté faite, et à autres on fera raison, ainsy qu'au cas appartiendra;

Et depuis ces choses ainsy avancées, sont arrivez devers Nous, en notredite ville de Paris, nos très chers et très amez cousins, filz et neveu, le Roy de Sicile, les Ducs d'Orléans et de Bourbon, les Comtes d'Alençon, d'Eu et de Ceretroville, par le conseil et bon avis desquels notre fille université de Paris et de nos bons et loyaux conseillers et sujets, Nous gouvernerons dorénavant à l'ayde de Dieu, Nous et notre royaume, en bonne paix et tranquillité moyennant bonne justice, et pour ce qu'aucunes lettres ou raports ont esté ou pouroient estre envoyées ou faits contre vérité, au contraire des choses dessusdites, lesquelles sont véritables, Nous mandons et commandons au sénéchal de Toulouze et à tous nos autres officiers, justiciers et sujets de ladicte sénéchaussée, prions et requérons nos amez et bienvueillans, que nul n'y vueille adjouster aucune foy ou créance, et s'il avenoit qu'aucun des dessusdits crimineux ou de leurs complices, adhérens, fauteurs, conseillans ou confortans, venoient ou se retraroient en ladicte sénéchaussée ou en aucuns des pays, seigneuries, juridictions ou puissance de nos alliez et bienvueillans, ou que vous trouvez qu'en iceux pays, juridiction ou puissance en eust aucuns résidens et résidens qui sceussent de la fausse et déloyalle volonté ou entention des dessusdits, vous tous, iceux prenez ou faites prendre comme traitres, meurtriers, rebelles envers Nous et coupables de crime de Lèse-Majesté, contre leur naturel et souverain seigneur, et les Nous envoyez pour punir selon raison, sy que tous autres y prennent exemple, et ces présentes nos lettres faites crier et publier solemnellement par tous lieux ou l'on a accoutumé faire criz à son de trompe, et, avec ce, faites la copie d'icelles, collationnée à l'original, ficher ez values et portes des églises afin que nul n'en puisse prendre ignorance, ne avoir cause d'écrire le contraire, et garder qu'en ce n'ait aucune faute sur ce que vous, nos officiers, justiciers et sujets, doutez encourir notre indignation perpétuelle, et vous, nos alliez, amis et

bienvueillans désirez nous faire plaisir; en témoin de ce, Nous avons fait mettre notre seel à ces présentes.

Donné à Paris le XVIIIe jour de Septembre, l'an de grâce mil IIIc et XIII, et de notre règne le XXXIIIe. Par le Roy en son conseil, auquel le Roy de Sicile, nosseigneurs les Ducs de Berry et d'Orléans, de Bourbon et de Bar, les Comtes d'Alençon et de Verbugz, d'Eu, de Richemont et de Tancarville, le connétable, vous, les Archevesques de Sens et de Bourges, les Evesques d'Auxerre, de Noyon et d'Evreux, le grand Maistre d'Hostel, les chanceliers de Guienne et d'Orléans, et plusieurs autres grands seigneurs, barons, conseillers et chambellans et autres estoient. Pontin.

Source: Archives Départementales de l'Hérault, Série A 1, folios 334 v° à 339v°.

Auteur de la transcription: Jean-Claude TOUREILLE jctou@arisitum.org

Camille Desmoulins

## BROCHURES ET PAMPHLETS

Le mouvement politique par la convocation des Etats Généraux avait été immense. Les brochures sortaient de terre. On eût dit que le feu était mis aux poudres et aux cervelles.

Necker, Mirabeau, le marquis de Beauvau mettaient en circulation ces idées communes à la grande masse de la nation: la répartition égale de l'impôt, l'anéantissement de toute exemption, etc... Déjà, Carra osait écrire, dans l'Orateur pour les Etats Généraux: " Le peuple est le véritable souverain et le Roi n'est que son premier commis."

Que faisait Camille Desmoulins à cette heure? Il avait 28 ans; il était encore inconnu et "disponible; actif, d'ailleurs, et la plume facile.

La Maison de C.Desmoulins, place de l'Odéon  
( aujourd'hui N°22, place de l'Odéon)

L'enthousiasme de Camille pour ces Etats Généraux qui devaient faire le bonheur de la patrie son admiration pour les "tribuns" lui dictaient une Ode aux Etats Généraux, assez médiocre sous le rapport de la facture, comme tous les vers que Desmoulins a signés, mais qui montre bien où en étaient en 1788 les rares esprits qu'une éducation toute classique avait préparés à l'amour de la République plus qu'à une conception nette. S'adressant aux députés, il termine ainsi:

" Tonnez, et tribuns de la plèbe,  
De l'esclavage et de la Glèbe  
Effacez les restes honteux !"

L'Ode aux Etats Généraux fit peu de bruit, et Desmoulins dut s'en trouver légèrement piqué. Le moment approchait cependant où il allait avoir son heure. Le sang devait faire battre les artères de ce jeune homme, certain de sa puissance, pétillant d'esprit, embrasé d'ambition, enflammant les autres et s'enflammant lui-même.

Chateaubriand, qui le vit à cette époque, le dépeint sous des couleurs assez noires: râpé, jaune et besoigneux. C'est en effet l'heure difficile pour Camille, l'heure d'incertitude, d'espairs soudain abattus, de défaillances, puis d'exaltations nerveuses. Il portait déjà dans sa tête sa première brochure à succès, La France libre, et il écrivait à son père qu'il en était "tout occupé". On le voit à Versailles, dans ces journées des lundi et mardi 22 et 23 juin 1789, où, par la pluie battante, les députés, empêchés par les gardes d'entrer dans la salle des séances royales, couraient les rues sans savoir en quel endroit s'assembler. De quelle colère le Picard dut-il se sentir saisi lorsqu'il vit les représentants de la nation chassés ainsi, mais de quel enthousiasme aussi lorsqu'il les entendit jurer qu'ils ne se sépareraient pas avant d'avoir fondé la liberté! ( voir les Etats Généraux). Dès ce mois de juin, il est question de marcher sur la Bastille et sur Vincennes. Camille, entraîné par le courant, écrit à son père, ami du prince de Condé, qui dînait même souvent à Guise chez M.Desmoulins: " Votre prince de Condé n'ose paraître. Il est honni, berné, hué, chansonné."

Tout occupé de sa brochure, la France libre, qu'il vient d'achever, Camille en a remis le manuscrit à son libraire, Momoro, ("le premier imprimeur de la liberté nationale") dès le 20 juin. Il n'en était pas moins un homme fort prudent. Cet homme qui accusera plus tard Camille d'être un modéré, qui deviendra un hébertiste en 93, refuse en 89 de publier l'ouvrage de Desmoulins, le trouvant trop redoutable. Il était de ceux qui savent naviguer selon le temps qu'il fait.

Au Palais-Royal, ceux qui ont la voix de Stentor se relaient tous les soirs. Ils montent sur une table; on fait troupe et on écoute la lecture. Ils lisent l'écrit du jour le plus fort sur les affaires du temps. Le silence n'est interrompu que par les bravos aux endroits les plus vigoureux. Ces fièvres ont d'ailleurs leurs effets terribles. Camille raconte le châtement exemplaire infligé, au Palais-Royal, à un espion de police: " On l'a déshabillé, on a vu qu'il était fouetté, marqué; on a retrouvé sur lui un martinet; ce sont les menottes de corde dont se servent ces vils coquins. On l'a baigné dans le bassin, ensuite on l'a forcé comme on force un cerf, on l'a harassé, on lui jetoit des pierres, on lui donnoit des coups de canne, on lui a mis un oeil hors de l'orbite; enfin, malgré ses prières et qu'il criât ainsi, on l'a jeté une seconde fois dans le bassin. Son supplice a duré depuis midi jusqu'à cinq heures et demie, et il avait bien dix mille bourreaux."

Comment se fait-il que Camille se sente gagné par la frénésie de ces "dix mille bourreaux" au point qu'il ne ressent pas, devant ce forfait anonyme, la fureur et le dégoût que doit éprouver un homme de coeur?

LES 12,13 et 14 JUILLET

La prise de la Bastille allait donner à Camille Desmoulins une popularité soudaine; la table du jardin du Palais-Royal, sur laquelle il allait monter, devait être comme le piédestal de sa renommée. Le Palais-Royal était le foyer ardent, le coeur même du Paris de 89. Tous se coudoyaient autour de l'arbre de Cracovie. Là où Diderot conversait jadis avec le neveu de Rameau, Saint-Huruge discutait maintenant avec Fournier, l'Américain, et la foule, bouillante, formait autour de tout personnage porteur d'un renseignement quelconque un de ces groupes nerveux qu'on voit grossir aux jours d'orage.

Lorsque Paris apprit que Necker était congédié et exilé, le courroux fut grand. Au Palais-Royal, la fièvre redoubla. Cette journée du dimanche 12 juillet devait coûter cher à la royauté. Camille Desmoulins, irrité et résolu, se faisant le porte-voix de tous, monte sur une table, et, dans ce moment d'enthousiasme, domptant son léger bégayement d'habitude: " Citoyens, s'écrie-t-il, vous savez que la nation entière avait demandé que Necker lui fût conservé ? ... J'arrive de Versailles... Necker est renvoyé ! Ce renvoi est le tocsin d'une Saint-Barthélemy de patriotes. Ce soir, tous les bataillons suisses et allemands sortiront du Champs-de-Mars pour nous égorger... Il n'y a pas un moment à perdre ! Nous n'avons qu'une ressource, c'est de courir aux armes et de prendre des cocardes pour nous reconnaître !"

Ce jeune homme aux cheveux noirs pétillant de vie, cet inconnu de la veille, entrant ainsi dans l'histoire par une improvisation bouillante, exprimait avec sa véhémence ardente tout ce que ressentaient de colère les six mille citoyens qui l'entouraient. L'outrage était pour tous, mais un seul poussait le cri et protestait au nom de la nation entière.

" Quelles couleurs voulez-vous pour nous rallier ? continuait Desmoulins. Voulez-vous le vert, couleur de l'espérance, ou le bleu de Cincinnatus, couleur de la liberté d'Amérique et de la démocratie ? " La foule répond: " Le vert ! le vert ! Des cocardes vertes !" Et cette révolution commence comme débute le printemps.

Camille attache, le premier, un ruban vert à son chapeau. Les arbres du jardin, dépouillés de leurs feuilles, fournissent des cocardes aux citoyens électrisés. C'est une pluie de verdure sous les branches des tilleuls. Camille, animé, brillant, toujours debout, dominant cette foule qui l'acclame, tire de dessous son habit deux pistolets, qu'il montre au peuple et s'écrie: " Amis, la police est ici ! Elle m'observe, elle m'espionne. Eh bien ! oui, c'est moi qui appelle mes frères

à la liberté ! Mais je ne tomberai pas vivant entre ses mains ! Que tous les bons citoyens m'imitent ! Aux armes !"

L'étincelle avait jailli. Elle venait de tomber de cette table de café que le citoyen Beaubourg, qui hissa dessus Desmoulins, appellera la table magique. La foule, maintenant, suit Camille, qui traverse le jardin; elle lui fait escorte, il l'entraîne, et ce flot humain ira où le conduira ce jeune homme de 29 ans, qui, le ruban vert au chapeau, incarne maintenant - et incarnera pour l'avenir - la Révolution et l'espérance.

Camille parcourt les boulevards, traînant après lui un torrent grossissant de curieux. La nuit vient. La grande ville, gardée par des divisions de soldats du guet, des gardes françaises et des corps de bourgeois armés, s'endort à demi au bruit des coups de feu tirés par intervalles. On entend partout des bruits lugubres.

Le lundi matin, 13 juillet, Paris fourmille d'hommes armés de bâtons et de fusils, de piques, de sabres, de pistolets. En quelques heures, les Electeurs, assemblés à l'Hôtel de ville, créent un corps de milice bourgeoise de 78000 hommes, en 16 légions, commandé par le marquis de la Salle et le chevalier de Saudray. C'est cette milice qui devint la garde nationale.

Très vite, les citoyens se font inscrire sur la liste des "soldats de la patrie" et se décorent de la cocarde verte que Camille Desmoulins vient d'inventer, comme s'il était le poète de la Révolution.

Bientôt, car elle rappelle les couleurs du comte d'Artois, cette cocarde sera remplacée par des cocardes ou des rubans rouge et bleu, couleur de la ville.

Palais-Royal: C.Desmoulins appelle aux armes.

Le 14 juillet, la Bastille tomba ( voir Page Révolution: la prise de la Bastille). Le soir de cette terrible journée, Louis XVI se contentait d'écrire sur le Journal où il notait ses impressions quotidiennes, ce mot étrange, incroyable, impossible, qu'on trouve inscrit à la date du 14 juillet : Rien. Rien, lorsque tout était commencé.

Camille Desmoulins, dans ces journées tumultueuses, avait eu la fièvre, comme Paris. Il avait donné le signal de la tempête; on le vit, marchant, l'épée nue, tout joyeux du triomphe populaire, et il était sur la brèche de la Bastille à côté de ceux qui arboraient le pavillon des gardes françaises. Il raconte que le soir, la patrouille de gardes françaises dont il faisait partie rencontra, un peu avant minuit, un détachement de hussards qui entra par la porte Saint-Jacques. - Qui vive ? s'écria le gendarme qui commandait la patrouille. L'officier de hussards répondit: France ! Nation française !

La France, voilà ce qui venait de naître: la France nouvelle, éprise de libertés, ivre d'espérance, demandant sa régénération à la démocratie; la France, cette chose qui s'incarnait la veille dans le Roi et qui désormais allait être composée de la nation tout entière groupée sous la drapeau tricolore, né dans le feu du combat, et ses vierges couleurs toutes saturées déjà de l'odeur de poudre !

#### CAMILLE ET LA RÉPUBLIQUE

Le 12 juillet 1789, on peut dire que Camille Desmoulins était entré dans l'histoire. Il n'en sortira plus. Il appartient désormais à la Révolution triomphante. Il en sera, jusqu'au mois d'avril 1794, le journaliste le plus étincelant et le plus personnel. Il reflêtera, avec une éloquence passionnée et un irrésistible esprit, toutes les pensées, tous les espoirs, toutes les chimères de la foule.

Dès le lendemain de la prise de la Bastille, Camille publia cette France libre composée dans les derniers jours de mai et de juin 1789, malgré les réticences de son libraire Momoro. La France libre, "cet ouvrage patriotique", comme l'appelle Desmoulins, devait, malgré le retard, avoir dans le pays un véritable retentissement. Chacun la lut ; c'était une critique alerte et savante du passé, une œuvre de combat et d'inspiration vers l'avenir. Les politiques du Palais-Royal applaudirent aux paroles de l'ardent jeune homme. Mirabeau prit l'opuscule sous sa protection. Le ton en était si alerte et si entraînant, que, dès l'abord, Camille Desmoulins se vit

en butte aux attaques de ceux qu'effrayaient sa verve et sa juvénile audace. Des moines, à Oléron, pillèrent la boutique d'un libraire coupable d'avoir mis en montre La France libre. Une rixe s'ensuivit, et le pauvre diable de marchand en demeura "estropié pour le reste de sa vie." Le Parlement de Toulouse fit mieux: il censura la brochure de Camille et la condamna à être brûlée par la main du bourreau. Camille s'en vengea en dédiant son second écrit, le Discours de la Lanterne à "Nosseigneurs du Parlement de Toulouse". La France libre ne méritait certes pas la condamnation du Parlement toulousain ; et Pascal eût dit sans doute que le courroux des moines d'Oléron n'était pas une raison.

Le chapitre le plus caractéristique de cette France libre, c'était le chapitre VI, où Desmoulins se demandait Quelle constitution convient le mieux à la France. "Je m'attends aux clameurs que ce paragraphe va exciter" disait-il. En effet, après avoir intenté un procès aux rois, il concluait, citant Dioclétien, contre la royauté elle-même: " Comment les peuples ont-ils pu placer leurs espérances dans un seul homme !" C'était proclamer que Desmoulins souhaitait pour la France une constitution républicaine. "Ce sera la nation qui se régira elle-même, à l'exemple de l'Amérique, et de la Grèce. Voilà le seul gouvernement qui convienne à des hommes, aux Français, et aux Français de ce siècle." Quant à cette République même, Desmoulins la veut une , comme on la proclamera plus tard: " Pourquoi vouloir être des Bretons, des Béarnais, des Flamands ? Y aurait-il alors sous le ciel un nom plus beau que celui de Français ? C'est à ce nom déjà si célèbre qu'il faut tous sacrifier le nôtre. "

Ainsi, comme tous les hommes de cette rude époque, Camille est essentiellement patriote . Ce mot, dont le seul duc de Saint-Simon se servait sous Louis XIV, tout le monde s'en fait gloire en 1789. Mais tout le monde n'est pas républicain. Camille, sur ce point, est un précurseur, et il a peut-être, le premier de tous les écrivains de la Révolution, réclamé l'avènement de la République ( avec le comte d'Entraigues: Mémoire sur les Etats Généraux - 1788).

Camille, né pour le tapage et enchanté de son succès, se grise déjà de sa popularité naissante et de l'ardeur joyeuse qui anime aussi toute la nation.

Vient alors le Discours de la Lanterne aux Parisiens, qui forme dans l'œuvre de Camille Desmoulins comme l'antithèse du Vieux Cordelier ! C'est un sinistre projet que de mettre un écrit sous l'invocation de cette lanterne, à laquelle on pendait, le 14 juillet, un invalide à cheveux blancs, qui servait d'espion à M. de Launey, puis, trois mois après, Foullon et le boulanger François. Oui, il y eut là, au coin de la place de Grève et de la rue de la Vannerie, surmontant une boutique d'épicerie, une branche de fer, sans réverbère, au-dessous de laquelle le peuple traînait en hurlant veux qu'il voulait pendre. Le cri lugubre: A la lanterne ! retentissait ainsi sous une enseigne portant ces mots: Au coin du Roi. Eh bien, ce fut ce réverbère, cette branche de fer, que Desmoulins rendit célèbre. Rien de plus tragique que ce pamphlet dont il se repentira plus tard, et qui lui valut ( hélas ! il le réclama lui-même) le surnom de Procureur Général de la Lanterne.

Camille a beau dire, en faisant parler la Lanterne elle-même : " Non que j'aime une justice trop expéditive, vous savez que j'ai donné des signes de mécontentement lors de l'ascension de Foullon et Bertier ; j'ai cassé deux fois le lacet fatal " , la vérité est qu'il pousse à des mesures de rigueur. Il dénonce, le malheureux ! lui qui flétrira si rigoureusement les délateurs !

Un an après, il se félicitera d'avoir "donné sa démission de procureur général de la lanterne ". Il dira alors à Marat, dans ses Révolutions de France et de Brabant : " Les exécutions du peuple sont atroces, alors qu'il envoie le cordon avec autant de facilité que le fait Sa Hautesse à ceux qu'elle disgracie. " Mais que Desmoulins ait exercé cette "grande charge" de procureur du réverbère, c'est beaucoup trop, et il versera plus tard des larmes amères, sur ces pages que ses pleurs n'effaceront pas.

Bien entendu, il y a autre chose dans ce Discours de la Lanterne que des personnalités et des dénonciations. Il y a un véritable souffle patriotique et une verve bien française. Déjà, cette

république qu'il a présentée dans sa France libre, il la fait connaître telle qu'il la souhaite, élégante, spirituelle, accessible, telle qu'eût pu l'imaginer Voltaire, et aussi éloignée de l'écrasement du despotisme que de l'austérité glacée et de la règle farouche d'une république jacobine. Il souhaite des fêtes et des plaisirs, les repas libres des cités antiques, une sorte de fédération immense et d'embrassement, une république où le bruit des baisers tiendrait plus de place que les cris de haine : une République fraternelle, toute d'amour et de plaisir. Il réclame un peu de gaieté dans l'Etat. " J'avais rêvé, dira-t-il plus tard, d'une République que tout le monde eût aimée." Ce mot est le véritable testament de Camille.

#### LES RÉVOLUTIONS DE FRANCE ET DE BRABANT

En septembre 1789, Camille Desmoulins, matériellement et moralement, n'était pas heureux. Logé à l' Hôtel de Pologne, en face de l'Hôtel de Nivernais, il était besoigneux, et demande plus d'une fois à ses parents, aux braves gens de Guise de lui venir en aide. "Vous m'obligeriez de m'envoyer des chemises et deux paires de draps, le plus promptement possible", écrit-il le 20 septembre. Il est fatigué d'habiter ces petits hôtels parisiens. "Je compte être dans mes meubles à la Saint-Rémy" - "Envoyez-moi six louis, dit-il bientôt encore à son père."

Ses premières brochures lui ont sans doute rapporté peu de chose. Mais du moins il a la gloire : " Je me suis fait un nom, et je commence à entendre dire: Il y a une brochure de Desmoulins, et non plus "d'un auteur appelé Desmoulins" .

En plus d'un nom, Camille se faisait des amis. L'auteur du Tableau de Paris, Mercier, l'avait présenté dans plusieurs maisons. Mirabeau s'était constitué son hôte. Là, chez Mirabeau, à Versailles, Camille se trouvait à l'aise et il écrivait gaiement : " Je sens que sa table trop délicate et trop chargée me corrompt. Les vins de Bordeaux et son marasquin ont leur prix que je cherche vainement à me dissimuler, et j'ai toutes les peines du monde à reprendre ensuite mon austérité républicaine et à détester les aristocrates, dont le crime est de tenir à ces excellents dîners."

Pour le moment, Desmoulins suit évidemment l'inspiration de Mirabeau, comme il suivra plus tard celle de Danton. Plus ou moins satisfait de sa renommée grandissante, au fond mécontent encore et troublé, se soucie toujours du qu'en dira-t-on de sa ville natale et des propos que peuvent recueillir ses parents: " Si vous entendez dire du mal de moi, dit-il, consolez-vous par le souvenir du témoignage que m'ont rendu MM. de Mirabeau, Target, M. de Robespierre, Gleizal et plus de deux cents députés. Pensez qu'une grande partie de la capitale me nomme parmi les principaux auteurs de la Révolution. Beaucoup vont même jusqu'à dire que j'en suis l'auteur."

Ici, Camille force un peu la note. Mais son amour-propre a bientôt de quoi se sentir légèrement rabattu lorsque l'hôte de Mirabeau, revenant de Versailles, songe qu'il n'a pour gîte, dans ce grand Paris, qu'une hôtellerie de second ou troisième ordre. "Et voilà que j'ai trente ans ! " dit-il avec une sorte d'amertume effrayée ; l'âge où, après avoir compté ses amis, on ne compte plus que ses rivaux. Camille avait trente ans et il végétait ? Il résolut alors de ne plus se contenter de quelques pages imprimées sous forme de brochure, il voulut fonder un journal personnel, et dès le mois de novembre 1789, il se mettait hardiment à l'oeuvre.

Le premier numéro des Révolutions de France et de Brabant apparaissait bientôt ( 28 novembre) . Le journal de Desmoulins devait durer ainsi jusqu'au mois de juillet 1792 ( n° 86), époque à laquelle Camille, menacé à la suite de l'affaire du Champ-de-Mars, envoya, comme il le dit, à La Fayette sa démission de journaliste .

Ce journal , le monument le plus incisif, le plus étincelant, le plus cruel souvent, le plus inspiré toujours, de la Révolution française, consistait en une brochure hebdomadaire, recouverte de papier gris et ornée d'une gravure, la plupart du temps caricaturale, dont Camille laissait ( il revient volontiers sur ce détail) la responsabilité à son libraire Garnéry.

Combien de fois Desmoulins répétera-t-il, en effet : "Je proteste contre les gravures placées en tête de mes numéros. L'Assemblée n'a point aboli toutes les servitudes."

Durant les premiers mois de la publication de ces Révolutions de France et de Brabant, dont le succès fut très rapide, Camille Desmoulins demeura seul occupé de cette tâche laborieuse : il suffit à tenir le public en haleine : mais plus tard, en 1790, Camille se dégagea en partie de ce travail sur Stanislas Fréron, son ami, écrivain instruit, spirituel, " ni méchant, ni ambitieux, mais indolent et insouciant", qui devait plus tard devenir à la fois son collaborateur nominal pour la Tribune des Patriotes et son collègue à la Convention nationale.

#### CAMILLE ET LA FÉDÉRATION EN 1790

Il y avait à peine un an que les Révolutions de France et de Brabant duraient, et Camille avait cessé d'être besogneux. " On a trouvé mon premier numéro parfait, écrivait-il à son père, en novembre 89. Mais soutiendrai-je ce ton ? "

En réalité, les Révolutions de France et de Brabant offrent à la postérité le tableau le plus éclatant de ces mois troublés qui s'écoulaient entre le 28 novembre 1789 et le mois de juillet 1792. Camille est un implacable adversaire. Ce Picard athénien ne connaît pas encore cette vertu suprême: la pitié. Il s'amuse de tout, de cette aurore d'affranchissement qui semble se lever sur le monde. Il jette, peut-être pour légitimer le titre de sa gazette, des accents pleins d'espoir aux patriotes du Brabant soulevés contre Joseph II : " Courage, Brabançons, songez que les Français vous regardent ! "

Chaque semaine, sa brochure enrichie ou plutôt alourdie d'une gravure contre laquelle Camille protestera plus d'une fois, sa causerie hebdomadaire passe en revue les hommes et les choses. Il attaque, avec une verve infinie, les abus à peine déracinés et les courtisans encore puissants. Le vicomte de Mirabeau, celui qu'on appelait Mirabeau-Tonneau, est le point de mire des facéties armées en guerre de Desmoulins. Tandis qu'il célèbre " M. de Robespierre, son cher camarade de collège, l'ornement de la députation septentrionale", il accable Mirabeau-Tonneau, et non seulement de son style, mais de ses gravures. Encore un coup, Desmoulins n'était pour rien dans l'illustration de ses numéros ; mais la caricature soulignant le pamphlet est terrible contre ses ennemis. Le burin s'allie à la plume pour l'oeuvre mordante, pire, meurtrière.

Le chef-d'oeuvre de Camille Desmoulins et le plus remarquable, à coup sûr, de ces numéros des Révolutions de France et de Brabant, c'est le numéro 34, où il raconte cette fête de la Fédération au jour anniversaire de la prise de la Bastille ( 14 juillet 1790), fête qu'il appelait la pâque un mois auparavant, en s'écriant ( n° 30, p. 285) : C'est le jour de l'affranchissement de la servitude d' Égypte et du passage de la mer Rouge. C'est le premier jour de l'an premier de la liberté... C'est le jour prédit par le prophète Ezéchiel, c'est le jour des destinées, c'est la grande fête des lanternes. "

O rêves de ces premiers jours de la Révolution française ! Heures d'espoir où l'on pouvait croire que la liberté était enfin conquise ! Sourires et enivrement d'un peuple qui ne prévoyait pas tant d'épreuves et tant de malheurs à venir !

Les gardes nationales des départements affluaient dans Paris. On construisait au Champ-de-Mars les tribunes pour les patriotes, lorsque le bruit se répand que quinze mille ouvriers ne peuvent assez hâter les travaux pour qu'ils soient terminés à temps. Aussitôt un même entraînement gagne la population tout entière, et Camille nous montre, au Champ-de-Mars, " une fourmilière de cent cinquante mille travailleurs, roulant des brouettes et creusant la terre dans un atelier de quatre-vingt mille toises et à perte de vue. "

Toutes les familles, toutes les corporations sont là, tambours en tête, musique sonnante, femmes, enfants, trois par trois, la pelle sur l'épaule, chantant la chanson nouvelle : ça ira ! On raconte que Saint-Just, traînant la brouette, rencontra là Madame du Barry elle-même, une pelle à la main. Légende ou vérité ?

Dans son numéro 36, Camille continue avec le même éclat la description de cette fête. Au milieu de ces descriptions, on retrouve un nom déjà fameux, celui de Danton, qui, au Vaux-Hall d'été, à la fête spéciale des Cordeliers, proteste contre les santés par ordre. Il ne veut boire qu'à la patrie.

Saint-Just, Picard lui aussi, écrit à Camille : " Votre pays s'enorgueillit de vous ". Et il ajoute : " Gloire, paix et rage patriotique ! ". " Je suis démocratiquement ton ami ", dit Stanislas Fréron. Mirabeau l'accable de compliments jusqu'au jour où il dira en parlant de lui : Ce pauvre Camille ! Eh bien, pauvre Camille, votre tête est-elle un peu remise ? On vous a boudé et l'on vous pardonne. Adieu, bon fils ; vous méritez qu'on vous aime, malgré vos fougueux écarts. " ( Lettre de Mirabeau du 2 mai 1790).

" Bon fils !, pauvre Camille ! " Peut-être est-ce un tel mot qui détacha Camille de Mirabeau. Après avoir loué en lui l'homme étonnant qui porta un moment la Révolution et sa fortune, il l'accablait de ses satires. Il était sans mesure dans la louange, il sera sans raison dans l'attaque. " J'ai varié souvent, s'écriera plus tard Camille, parce qu'il y a si peu d'hommes conséquents ; mais, je l'ai dit, ce n'est point la girouette, c'est le vent qui tourne ! " ( mot célèbre dont certains politiciens de la fin du XX<sup>e</sup> siècle s'attribuent volontiers la paternité, exploitant sans vergogne l'inculture et la crédulité des braves gens) La girouette est pourtant bien sévère avec le vent. Tout le numéro 72 des Révolutions intitulé Mort de Mirabeau, est violent et amer contre un homme dont La Fayette a dit si joliment : " Mirabeau ne s'est jamais fait payer que dans le sens de ses opinions ! "

C'est sur le même ton qu'au même moment à peu près, Marat, dans l' Ami du peuple du 16 août 1790, parle à Camille : " Malgré tout votre esprit, mon cher Camille, vous êtes bien neuf en politique. Peut-être cette aimable gaîté qui fait le fond de votre caractère, et qui perce sous votre plume dans les sujets les plus graves, s'oppose-t-elle au sérieux de la réflexion... mais vous vacillez dans vos jugements... vous paraissez n'avoir ni plan, ni but."

#### POLEMIQUES ET PROCES

Mirabeau mort, l'admiration que lui porte Desmoulins subsiste en dépit de tout et quoiqu'il écrive. " Mirabeau, dit-il méchamment, usa amplement de la permission qu'ont les mourants de dire du bien d'eux-mêmes. " Pendant que Marat, journaliste assez outrageant écrit : " Mirabeau fut patriote un jour et il est mort.", Camille rapporte les bruits divers qui courent sur cette mort. Les uns prétendent que Mirabeau a été empoisonné; Cabanis assure "qu'il est mort étouffé de truffes et brûlé de vin de Côte-Rôtie "

Racontant le défilé des funérailles, Desmoulins ne peut pourtant s'empêcher de constater que cette mort remue Paris de fond en comble. Malgré tout, il revient sans cesse, et avec une âpreté terrible, comme sur une victime tombée, à Mirabeau mort : " Mirabeau étoit éloquent, mais, fort de la raison, il dominoit dans la tribune plutôt par les talents du comédien que par les moyens de l'orateur. "

Et Camille, à qui on reprochera plus tard son amitié pour Dillon, parle - le malheureux ! - de l'ubiquité de Mirabeau " déjeunant avec les Jacobins, dînant avec 89 et soupant avec la Marck et les Monarchiens. Où il couchait n'est pas de mon récit ! "

Cette question des dîners de Mirabeau revient fréquemment sous la plume de Camille, qui cependant ( l'oubliait-il ?) avait trouvé plaisir à déguster chez ce même Mirabeau le marasquin de Zara. " Mirabeau, dit-il dans son numéro 67, soupe chez Velloni, restaurateur italien, place des Victoires, avec l'ancien évêque d'Autun. " Ce que Desmoulins reproche aux autres, on le lui reprochera plus tard à lui-même. Il dira alors : " On me reproche d'avoir dîné ces jours derniers avec quelques-uns des grands pivots de l'aristocratie royale. Le mal n'est pas de dîner, mais d'opiner avec ces messieurs. J'ai cru que je valois bien un docteur de sorbonne à qui il étoit permis de lire les livres à l'index, que de même je pouvais bien dîner avec les auteurs à l'index."

Dans le numéro 73 des Révolutions de France et de Brabant, l'attaque continue acharnée. Camille raconte qu'après le décret sur la paix et la guerre, il rencontra Mirabeau sortant de l'Assemblée au cloître des Feuillants : " Vous vous êtes vendu cent mille écus ", lui dit-il. Mirabeau sourit, lui prit le bras, le conduisit jusqu'à la rue de l'Echelle et fit amicalement : " Venez donc dîner." Ce fut toute sa justification. On sait que Camille, quoi qu'il ait dit, quoi qu'il ait écrit, avait aimé Mirabeau. Et pourtant, ne s'était-il pas vanté, dans les Révolutions de France et de Brabant, d'avoir contemplé d'un oeil sec le front superbe de ce grand mort, enveloppé de son suaire ?

On ne saurait donner place ici à toutes les discussions et procès que s'attira Camille avec ses écarts de plume. Mais il ne faut pas oublier, dans la liste de ses démêlés avec ses contemporains, l'assignation qu'il reçut, en même temps que Gorsas, et le procès que lui firent M. et Mme de Carondelet, accusés par lui, sur les renseignements d'un certain Macdonagh d'être bigames. Curieuse affaire que celle-là, et tout à fait romanesque. L'Irlandais Macdonagh réclamait pour sa femme Rose Plunkett, devenue marquise de Carondelet. Camille prêta son journal à la réclamation, qui fit un beau tapage.

Camille devait soutenir encore un procès, cette fois, pour avoir appelé Sanson " le bourreau". - J'appelle un chat un chat et Sanson le bourreau, disait-il en riant. De là le procès. Camille fut condamné à payer 3000 livres de dommages-intérêts applicables au pain des pauvres de la paroisse Saint-Laurent, et à faire réparation d'honneur.

Une autre fois, Camille, au Palais-Royal, sort du cabinet de littérature de la dame de Vaudefleury " avec son veni mecum" ( une canne solide et des pistolets). Le commis de la maison le suit, tenant à la main le numéro 74 des Révolutions . Il déclare qu'il veut assommer Desmoulin, lui couper la gorge, et il lui applique le numéro sur le visage. "Je pourrais vous brûler la cervelle", dit Camille froidement en montrant ses pistolets ; et il se contente de lui donner des coups de canne. Mais il est entouré, menacé. Un seul garde national de l'Isère et un journaliste sortent du cabinet littéraire pour le défendre. Le Marquis de Saint-Huruge, pour lequel il avait si chaudement plaidé, lisait tout près de là, tranquillement, sa gazette. Le marquis ne bougea pas. Camille réfléchissait amèrement aux dangers qu'il courait; mais songeant à ceux qui bravaient la mort chaque jour, il s'écriait dans une lettre à son père: " Tant de gens vendent leur vie aux rois pour cinq sous ! Ne ferai-je rien pour l'amour de ma patrie, de la vérité et de la justice ! "

#### LE ROMAN DE CAMILLE

Lorsque Desmoulin écrivait à son père pour lui expliquer l'état tourmenté de son âme, il y avait une cause à ses hésitations et à ses énervements : Camille souffrait. un amour malheureux le rendait attristé, mécontent de lui-même et de la vie. Il avait rencontré sur son chemin une femme , et peu à peu, il s'était donné à elle avec une tendresse absolue. Lucile Duplessis ( elle écrivait souvent son nom Lucille ) devait être, avec la liberté, la passion suprême de l'existence de Camille, et c'est à la séduisante image de Lucile que cet homme doit une partie de la sympathie que lui a gardée l'avenir.

ce roman fut long et traversé par les obstacles. Cette enfant ( Lucile avait 18 ans), qu'il avait vue grandir, Camille l'aimait d'une passion irrésistible. Comment son amour était-il venu ? Un jour, il se sentit tout troublé et tout surpris par le regard de Lucile, par ce front de 16 ans tout ombragé de cheveux blonds. Il l'aima. La Biographie de Leipzig, prétend que Camille, lié au duc d'Orléans, allait souvent à Mousseaux ( Monceaux ), et qu'il voulait épouser Paméla, l'élève de Mme de Genlis. Cela est peu crédible. Ce qui est sûr, c'est que Camille s'était senti attiré un moment par la grâce de sa cousine , Mlle Flore Godart ( de Wiège), qui épousa plus tard M. Tarrieux du Tailland. Il la rechercha peut-être : et l'on veut que sa cousine se soit trouvée sur le passage de la charrette pour envoyer à Camille , d'un oeil attendri, un dernier adieu.

Mais ce n'était là qu'amusettes : le grand, l'unique amour de Camille Desmoulins fut celui qu'il conçut pour Lucile.

C'était au Luxembourg qu'il l'avait rencontrée, dans les allées du jardin, à l'ombre de ce palais de Marie de Médicis, qui deviendra plus tard - ironie des rapprochements ! - la prison de Camille. Lui, étudiant, affamé de gloire, elle, enfant, toute ignorante de la vie, ils s'étaient vus et connus sous l'oeil de Mme Duplessis, la mère. Desmoulins était connu de Mme Duplessis; il l'avait rencontrée avec sa fille bien avant la prise de la Bastille, mais la vive lumière projetée depuis sur le front du jeune écrivain n'avait pas dû lui nuire auprès de la mère. Lucile avait une âme exaltée, qui exprimait les mélancolies et les inquiétudes de la jeunesse, la défiance de soi-même et la haine instinctive d'un monde qui attire par ses séductions et repousse par ses hideurs.

Au physique, plutôt petite, gracieuse, de jolis cheveux blonds encadrant un visage souriant, quasi enfantin, Lucile ne semblait pas tourmentée de la sourde inquiétude que trahissent les pages arrachées à son journal de jeune fille.

Camille, s'il faut en croire le témoignage des ses ennemis, n'était pas beau. Sainte-Beuve disait que " Desmoulins avait un extérieur désagréable . " La bouche, en effet, est sarcastique, les commissures des lèvres relevées ou tendues comme un arc prêt à lancer une flèche, le sourire est narquois. Il y a sur cette face quelque chose de démoniaque, l'esprit d'enfer, cette beauté du diable de l'homme. Le front est beau, large, bien modelé, les yeux pétillent, noirs et ardents. Tel est Camille dans la plupart des portraits connus.

Ainsi donc, Camille, spirituel et capable de plaire, pouvait être aimé de Lucile. Lucile était quelque peu romanesque. Elle aimait la solitude. Cette enfant de 16 ou 18 ans recherchait volontiers, avec une amère volupté, dans ce grand Paris, non point la foule, mais sa propre pensée, son propre rêve. Elle n'avait d'autre confident que le papier rugueux et aujourd'hui jauni où elle jetait ses pensées, la nuit, dans sa petite chambre de jeune fille, lorsqu'elle était seule, et que ni son père, ni sa mère, ni sa soeur Adèle ( celle que Robespierre voulut épouser ) , n'étaient là. ( lire quelques pages du journal de Lucile ) .

Camille, pauvre avocat, dès 1787, ose aspirer à la main de cette enfant. M.Duplessis fait à la première demande de Camille une réponse plus qu'évasive, donnant pour raison d'un refus : l'état incertain du jeune homme, l'avenir de Lucile, son extrême jeunesse, tout ce qu'on répond en pareil cas lorsqu'on tient à garder les convenances. Alors, Camille prend la plume et, en essayant de réfuter point par point les objections de M.Duplessis, répond une longue lettre tout à fait capitale pour sa biographie et ignorée jusqu'en 1879. ( lire la lettre de Camille ) Cette lettre est une page vivante des confessions de Desmoulins.

Quant à Lucile, elle était évidemment éprise de Camille. Amour contrarié, car M.Duplessis le père n'avait pas vu d'un oeil très favorable naître et grandir l'amour de Desmoulins pour sa fille. Esprit pratique, fils d'un modeste maréchal-ferrant de village, devenu grâce à ses efforts premier commis du Contrôle général des finances, M.Duplessis aimait la fortune en homme qui sait ce qu'elle coûte à conquérir. Peu enclin à l'aventure, il eût préféré donner sa fille à un autre homme qu'à un avocat sans causes. S'il avait conquis la mère, Camille Desmoulins, en 1787, effrayait encore le père, et beaucoup .

Camille avait alors 27 ans et Lucile 17. Le refus de M.Duplessis datait de mars de la même année. Ils s'aimaient, à demi séparés, seulement réunis par la tendre faiblesse de Madame Duplessis, et cela dura jusqu'en 1790, époque où la volonté paternelle céda devant les conseils de la femme et les larmes de la jeune fille. Trois ans de tendresses comprimées et grandissantes, de rencontres souvent concertées sous les grands arbres du Luxembourg, de pensées échangées en hâte, de regards dérobés ! La mère, attendrie et séduite, surveillait cet amour partagé.

En décembre 1790, lorsque le père s'attendrit, cède et donne sa fille à l'écrivain qui la demande, quelle joie chez Desmoulins, quel enivrement, avec quelle juvénile ardeur il annonce à ses parents ce bonheur inespéré :

" Aujourd'hui, 11 décembre, je me vois enfin au comble de mes vœux. Le bonheur pour moi s'est fait longtemps attendre, mais enfin il est arrivé, et je suis heureux autant qu'on peut l'être sur la terre. Cette charmante Lucile, dont je vous ai tant parlé, que j'aime depuis huit ans, enfin ses parents me la donnent et elle ne me refuse pas. Tout à l'heure, sa mère vient de m'apprendre cette nouvelle en pleurant de joie. L'inégalité de fortune, M. Duplessis ayant vingt mille livres de rente, avait jusqu'ici retardé mon bonheur ; le père était ébloui par les offres qu'on lui faisait. Il a congédié un prétendant qui venait avec cent mille francs. Lucile, qui avait déjà refusé vingt-cinq mille livres de rente, n'a pas eu de peine à lui donner congé. Vous allez la connaître par ce seul trait.

Quand sa mère me l'a eu donnée, il n'y a qu'un moment, elle m'a conduit dans sa chambre ; je me jette aux genoux de Lucile ; surpris de l'entendre rire, je lève les yeux, les siens n'étaient pas en meilleur état que les miens ; elle était toute en larmes, elle pleurait même abondamment et cependant elle riait encore. Jamais je n'ai vu de spectacle aussi ravissant.

Son père m'a dit qu'il ne différerait plus de nous marier que pour me donner les cent mille francs qu'il a promis à sa fille et que je pouvais venir avec lui chez le notaire quand je voudrais. Je lui ai répondu : Vous êtes un capitaliste ; vous avez remué de l'espèce pendant toute votre vie, je ne mêle pas du contrat et tant d'argent m'embarrasserait ; vous aimez trop votre fille pour que je stipule pour elle. Vous ne me demandez rien, ainsi dressez le contrat comme vous voudrez. Il me donne en outre la moitié de la vaisselle d'argent, qui monte à dix mille francs."

Le mariage devant avoir lieu le 29 décembre, il fallait obtenir une dispense de l'Avent.

Camille va trouver un grand vicaire de l'archevêque de Paris, M. de Floirac, qui lui reproche son château brûlé, vingt mille livres de rente perdues, et refuse la dispense. Des députés s'entremettent, sollicitent ; peine perdue. C'est le vénérable abbé Bérardier, le principal du collège Louis-le-Grand, qui l'obtient enfin, après combien de démarches ! Il aimait son ancien élève, ce Bérardier, et Camille lui souhaitait sa fête tous les ans. Bérardier voulut le marier lui-même, et M. de Pancemont, curé de Saint-Sulpice, consentit à n'être que l'assistant.

L'entrevue préalable de M. de Pancemont et Camille, arrivant à Saint-Sulpice suivi d'un notaire, vaut la peine d'être rapportée. On y voit nettement l'espèce de duel moral engagé entre le voltairien et le prêtre. La première question posée à Camille est celle-ci :

- Etes-vous catholique ? - Pourquoi cette question ? - Parce que, si vous ne l'étiez pas, je ne pourrais vous conférer un sacrement de la religion catholique. - Eh bien, oui, je suis catholique. - Je ne puis croire celui qui a dit dans un de ses numéros que la religion de Mahomet était tout aussi évidente pour lui que celle de Jésus-Christ. - Vous lisez donc mes numéros ? - Quelquefois. - Et vous ne voulez pas me marier, monsieur le curé ? - Non, monsieur ; je ne le puis, à moins que vous ne fassiez une profession de foi publique de la religion catholique. - J'aurai donc recours au comité ecclésiastique, répond Camille.

L'entretien, recueilli par le notaire, est alors porté au comité. Camille va retrouver ensuite le curé avec une consultation de Mirabeau où celui-ci établissait " qu'on ne pouvait juger de la croyance que sur la profession de foi extérieure, et que le mariage ne pouvait être refusé au réclamant puisqu'il se disait catholique. " - Depuis quand Mirabeau est-il un père de l'Eglise ? fit M. de Pancemont. Camille, à ces mots, ne put s'empêcher de rire : Ah ! Ah ! fit-il, Mirabeau, père de l'Eglise ! je le lui dirai ; cela le divertira ! - Mais à ne vous juger que sur votre profession de foi extérieure, puisqu'elle est imprimée, reprit le curé de Saint-Sulpice, la consultation même vous condamne. J'exige donc une rétractation avant de vous marier. - Je ne compte pas faire de nouveaux numéros avant mon mariage. - Ce sera donc après ? - Je le promets, dit Camille. ( Il n'en fit rien. ) - J'exige de plus, ajouta M. de Pancemont, que vous

remplissiez tous les devoirs prescrits quand on se marie et que vous vous confessiez. - A vous-même, monsieur le curé ! "

Et il se confessa. L'amour qu'il éprouvait pour Lucile était assez puissant pour contraindre la pamphlétaire à courber le front. Mais avec quelle vivacité et avec quelle colère il le relèvera ensuite !

Le mariage enfin fut célébré le mercredi 29 décembre, à Saint-Sulpice. Au nombre des témoins, on voit figurer Pétion et Robespierre ; Mirabeau ne s'y trouva pas, comme il l'avait promis. L'abbé Bérardier fit aux époux une touchante exhortation, et Camille se sentit les yeux gros de larmes. " Pleure donc, lui dit Robespierre, si tu en as envie !" Plus tard, Saint-Just et Robespierre lui-même, reprocheront à Camille les larmes qu'il était si prompt à verser. En retrouvant côte à côte ces noms amis, qui deviendront, trois ans après, des noms ennemis, en rencontrant au bas de cet acte de mariage la signature de Brissot, que dénonça Camille, et celle de Robespierre, qui n'empêcha pas ami de monter à l'échafaud, on ne peut arrêter les réflexions amères, les douloureux rapprochements. Cruelles heures que celles-là, où le baiser de la veille devient la morsure du lendemain ! L'ami tue l'ami ; Camille inventera, en 1793, contre Brissot qui lui serre la main en 1790, en lui disant : "Sois heureux", un néologisme meurtrier, le verbe brissoter, qui signifie voler. Robespierre rédigea pour Saint-Just une note mortelle où Camille sera traité tour à tour de dupe et de complice. Mais qui prévoit ce dénouement à cette heure ? Quels sourires confiants ! Quelles joies au moment où Camille, qui a 30 ans, conduit à l'autel cette blonde Lucile, qui en a 20 à peine ! Il serre dans sa main droite la main gauche de la jeune fille, devant cet autel tendu de draperies ! Il écoute la voix connue et aimée de l'abbé Bérardier, qui évoque les souvenirs de l'enfance et retrace les devoirs de la maturité. Fou de bonheur, le coeur gonflé d'espoir, Camille pleure. Volupté des larmes heureuses, ne pourrait-on pas dire que c'était là comme la baptême de ces épreuves, sur lesquelles Camille, avant peu, versera des larmes sanglantes ?

#### LES JOURNÉES HEUREUSES

A cette heure bénie du mariage, les époux, ivres et graves des premiers jours d'une telle félicité s'installent, heureux, dans cette maison de la cour du Commerce où Danton habite. Les lettres amies pleuvent avec des compliments et des souhaits heureux. Des abonnés des Révolutions de France et de Brabant envoient à Camille des vers, et pourraient dire, comme Lancival : " A cent rivaux, ardents à la lui disputer, Camille enlève enfin cette femme accomplie, Que je venais lui souhaiter ! " Le berger Sylvain reparaît, et rime ses versiculets en l'honneur des époux.

Mais en même temps, la haine aiguise ses calomnies, le mensonge bave ses grossières insultes ; les gazetiers et pamphlétaires royalistes inventent cette infamie, atteignant à la fois un honnête homme et une honnête femme, que Camille " n'a épousé qu'une bâtarde de l'abbé Terray. Il voulait même l'épouser sur l'autel de la patrie, au Champ-de-Mars, dit un de ces libelles, mais la pluie qui survint le força de se marier tout bonnement à l'église."

" Folie absurde, écrit Desmoulins à son père ( 3 janvier 1791), madame Duplessis n'a jamais vu l'abbé Terray ; son mari n'a été premier commis du Contrôle général qu'après sa mort, et sous M. de Clugny ; sans l'abbé Terray, il était au Trésor royal."

Camille a bien envie de faire condamner le Journal de la Cour et de la Ville, qui publie de ces vilénies, à " des grosses réparations ", mais la famille Duplessis et M. Desmoulins le père, à son tour, lui conseillent de mépriser de telles calomnies. " Qu'est-ce que la bave et la sanie du folliculaire du jour et sa calomnie éphémère ? " écrit M. Desmoulins du fond de sa province. Camille ne pouvait-il songer du moins, cette fois, à la blessure profonde et éternellement douloureuse que peut faire la presse ?

Mais Lucile apparaît, devenue femme, comme la compagne souhaitée, dévouée et charmante. Éprise de Camille, enthousiasmée par ses idées, entraînée par sa passion politique, elle partagea ses fièvres, ses espoirs, ses rêves, avant de lui demander une part de ses dangers.

Ils s'aimaient, non seulement dans leur bonheur de coin du feu, mais dans la vie même du dehors, dans cette existence tourmentée qui plaisait à Lucile et que Desmoulins s'était faite. Nous le retrouverons plus d'une fois, revenant poser sur les genoux de Lucile son front brûlant, et dont les tempes battaient au sortir d'une redoutable séance de la Convention ou des Jacobins.

### LE CLUB DES CORDELIERS

Camille se trompait lui-même. Il désirait toujours la gloire, et aussi, hélas ! cette décevante popularité à laquelle il avait trop sacrifié déjà. Il avait fait partie, dès sa fondation, de ce club des Cordeliers qui devait un jour le regarder comme tiède et contribuer à sa perte.

Le club des Cordeliers était situé rue de l'Ecole-de-Médecine, en face de la rue de Hautefeuille, dans le monastère de ces moines qui furent, comme on sait, des moines démocratiques et mystiques, faisant voeu de pauvreté, communistes déguisés sous le froc. Les assemblées se tinrent d'abord dans le couvent ; en 1793, elles émigrèrent dans l'église Saint-André des Arts, - maintenant disparue - mais pour revenir bientôt, après une halte du Musée de la rue Dauphine ( alors rue de Thionville), au monastère où elles avaient pris naissance. Club vraiment populaire où du dehors entraient qui voulait, où la foule débordait, poussant parfois au délire l'orateur à la tribune. On a comparé les Jacobins à un séminaire grave, prudent, casuistique ; les Cordeliers pourraient être comparés à un régiment toujours armé.

La Révolution de la rue a rugi dans cet antre . Danton, Desmoulins, Marat, Fréron, Chaumette, Hébert, Legendre, Robert qui rédigea la pétition du Champ-de-Mars demandant la déchéance de Louis XVI, Momoro, Anacharsis Clootz, Vincent, Gusman, le sans-culotte grand d'Espagne, faisaient partie des cordeliers. Assemblage bizarre, fougueux et hostile, qui se déchirera et s'enverra mutuellement à la mort. La République naquit dans cette serre chaude . La devise Liberté, Égalité, Fraternité fut de l'invention des Cordeliers. ( juin 1791). Le 10 août y recruta ses plus énergiques acteurs. Mais tandis que les anciens, les vieux Cordeliers, ceux de la veille, devenaient les indulgents et réclamaient la clémence, les Collot-d'Herbois, les Ronsin, les Momoro et les Héberts se changeaient en ultra-révolutionnaires et rééditaient, au propre et au figuré, l'Ami du Peuple, jusqu'au moment où la hache du Comité de salut public les soumit à ce terrible scrutin épuratoire qui établit chez les Cordeliers la froide discipline de la mort.

Mais l'heure n'a pas encore sonné de ces luttes ardentes. Camille est tout entier à la lutte par la plume et par la parole. M.Desmoulins le père redoute pour son fils cette allure militante et cette gloire qui naît ; il lui écrit :

" On me parle de vos succès, et je n'y suis pas insensible ; mais les dangers que vous courez m'affectent encore davantage."

Camille alors, lui répond, certain de lui-même : " Vous ne vous moquerez donc plus de mes rêves, de ma république et de mes vieilles prédictions. Vous avez passé votre vie à écrire, à lutter contre les oppressions subalternes. C'était attaquer les branches ; grâce au ciel, nous venons de couper l'arbre ; Ne craignez pas d'être vous-même écrasé dans sa chute. Cet arbre ne peut tomber que sur les oisifs, et non sur ceux qui ont bien mérité de la patrie."

Quels que fussent son amour pour Lucile, sa joie de se voir enfin heureux et aimé, d'avoir un foyer, une compagne, une famille, Camille Desmoulins continuait donc à lutter, à lutter à la tribune et dans son journal.

Et maintenant, c'était par exemple contre La Fayette qu'il portait ses coups les plus redoutables. " Cet hypocrite qui a sans cesse la loi sur les lèvres !" ou "Ce tartuffe à double épaulette."

Camille Desmoulins rédigeait encore les Révolutions de France et de Brabant lorsque le 21 juin 1791, Louis XVI essaya de fuir et fut arrêté à Varennes par le maître de poste Drouet, le futur conventionnel et accusé de Vendôme. La fureur de Camille est telle qu'il réclame déjà,

dans un style indigne de lui, la mort de celui qu'il appelle " l'animal-roi" : " Cependant, dit-il, comme l'animal-roi est une partie aliquote de l'espèce humaine, et qu'on a eu la simplicité d'en faire une partie intégrante du corps politique, il faut qu'il soit soumis, et aux lois de la société qui ont déclaré que tout homme pris les armes à la main contre la nation seroit puni de mort, et aux lois de l'espèce humaine, au droit naturel qui me permet de tuer l'ennemi qui m'attaque. Or, le Roi a couché en joue la nation. Il est vrai qu'il a fait long feu, mais c'est à la nation à tirer. "

Ce n'était pas seulement avec la plume que Camille voulait combattre le Roi. Il nous apprend lui-même que, le 16 juillet 1791, les Sociétés populaires ayant rédigé une pétition à l'Assemblée nationale pour demander la déchéance de Louis XVI, ce fut lui qu'on envoya , en qualité de chef de la députation, à la Municipalité pour l'avertir de ce projet. Ce jour-là, Paris grondait. Au milieu de cette place Vendôme, qui deviendra bientôt la place des Piques, un orateur applaudi s'écriait : Plus de rois ! Le courroux grandissant, c'était le jugement de Louis XVI qu'on réclamait et l'arrestation de La Fayette et Bailly.

Le lendemain, 17 juillet, devait avoir lieu au Champ-de-Mars l'anniversaire de la Fête de la Fédération. Ce jour-là, le drapeau rouge de la loi martiale fut déployé par l'ordre de La Fayette entraînant Bailly à des mesures de rigueur. Il y eut effusion de sang. Les harangues exaltées des orateurs populaires, provoquant les coups de pierres lancées par la foule surchauffée aux gardes nationaux ( un énergame, Fournier l'Américain, appuya même son pistolet sur la poitrine de La Fayette) reçurent pour réponse les roulements de tambours et les coups de feu de la garde nationale. La foule, venue là pour signer la pétition sur l'autel de la patrie, fut mitraillée et sabrée, et s'enfuit dans toutes les directions. Un nommé Provant se tua de désespoir. Quelques biographes ont voulu que Desmoulins ait figuré ce jour-là parmi ceux qui poussèrent le peuple à la lutte ; d'autres affirment, au contraire, qu'au lieu de se rendre au Champ-de-Mars, Camille alla dîner à la campagne avec Danton, Legendre et Fréron. Ce qui est certain, c'est que, le soir même, des mandats d'arrêt étaient lancés contre Danton et contre Camille. On empêchait les crieurs de journaux de débiter leurs feuilles dans les rues, et le drapeau rouge flotta pendant deux semaines encore au fronton de l'Hôtel de ville.

La fureur des gardes nationaux avait été grande contre les pétitionnaires. Prudhomme raconte dans ses Révolutions de Paris qu'il faillit être assassiné sur le Pont-Neuf à la place de Desmoulins. Fréron, foulé aux pieds sur le même Pont-Neuf, n'était dégagé que par des gardes nationaux de sa section. Danton, poursuivi, se réfugiait à Fontenay-sous-Bois, chez son beau-père, tandis que Camille, le soir même, reparaisait aux Jacobins pour tonner contre La Fayette et Bailly, qu'il appelait "deux archi-tartuffes de civisme !" Il devait d'ailleurs se mettre promptement en sûreté, non dans une cave comme Marat, mais chez un ami ou chez un parent.

Pendant ce temps, la force armée chargée d'arrêter Camille, ne trouvait plus au bureau des Révolutions de France et de Brabant que le secrétaire de Desmoulins, son compatriote Roch Marcandier, qui imprimera plus tard, dans son Histoire des hommes de proie, maintes calomnies infâmes sur celui-ci qu'il sert aujourd'hui.

Pour le moment, Marcandier, dont la tête échauffée sentait le Guisard, essaya de résister, fit feu d'un pistolet sur les soldats, et, battu, malmené, fut entraîné par eux, les vêtements en lambeaux.

#### UNE AFFICHE DE CAMILLE

Camille était alors dans toute la fièvre de son amour. Lucile allait devenir enceinte. On s' imagine la joie de cet être avide de sensations, d'émotions, d'affections nouvelles, à l'idée qu'il allait être père.

Mais il regrettait son journal abandonné, ces Révolutions de France et de Brabant, dont un continuateur déloyal avait exploité le titre. " Mon journal était une puissance ", dit-il à son père. En songeant qu'il l'a laissé périr, il ajoute : " C'est une grande sottise que j'ai faite."

Camille rêvait donc de refaire un journal. Il s'était lié, nous l'avons vu, avec Stanislas Fréron, son collaborateur, et des rapports fréquents qu'ils avaient entre eux était née une amitié vive. Fréron, celui que Lucile appellera bientôt, en riant, le lapin, ce Fréron qui fera plus tard de la réaction, après avoir demandé que Marie-Antoinette fût traînée, comme Frédégonde, dans les rues de Paris, à la queue d'un cheval entier ( juin 1791), Fréron, le sauveur du Midi, l'homme de Toulon, que Hébert traitait de muscadin, et qui devait en effet, plus tard, prendre pour collaborateur Martainville et pour soldats la jeunesse dorée, alors qu'il appelait Camille : cet enfant si naïf et si spirituel.

Au mois d'avril 1792, Camille et Fréron, l'orateur du peuple, président des Cordeliers, lancèrent donc le prospectus d'un nouveau journal destiné à faire suite au numéro 86 des Révolutions de France et de Brabant, et qu'ils appelèrent la Tribune des Patriotes. Camille avait, cette fois, choisi pour imprimeur un voisin, Pierre-Jacques Duplain, qui demeurait comme lui Cour du Commerce.

Malgré les promesses alléchantes du prospectus, le journal ne réussit pas ; il n'eut que quatre numéros. A la fin de mai 1792, le journal n'existait plus. Il n'en avait pas moins eu son influence sur la foule, et Desmoulins avait reconquis sa situation et son autorité.

Une violente brochure l'avait d'ailleurs mis en évidence, une brochure contre Brissot, son ancien ami, celui qui lui avait servi de témoin lors de son mariage. Brissot s'était déjà aliéné à demi l'affection de l'auteur de la France libre lorsque le rédacteur du Patriote français avait traité Desmoulins de "jeune homme". Camille ne pardonnait pas, on le sait, à ceux qui prétendaient le régenter.

Depuis la disparition des Révolutions de France et de Brabant, Camille, d'ailleurs éperonné par des pertes d'argent assez considérables, avait repris sa profession d'avocat. " Je rentre, après la Révolution, dans le barreau ", écrit-il à son père.

En janvier 1792, il se présentait devant le Tribunal correctionnel, pour une dame Beffroi et un certain Dithurbide, négociant, accusés l'une de tenir une maison de jeu dans le passage Radziwill, l'autre d'être le complice de la brelandière. Ils furent condamnés l'un et l'autre à six mois de prison et enfermés.

Desmoulins protestait contre cet acte arbitraire par une affiche où, sur un ton semi-plaisant, il prenait la défense des jeux et prétendait que " dans les forêts de la Gaule et de la Germanie", nos pères ( c'est une vérité historique incontestable) jouaient au trente et un et même au biribi leur liberté individuelle.

Ce fut ce placard qui devait faire naître la haine entre Camille et Brissot, son ancien ami. Le Patriote français attaqua l'opinion de Desmoulins comme contraire à la morale : " Cet homme, s'écriait Brissot en parlant de Camille, ne se dit patriote que pour calomnier le patriotisme ! " Il l'accusait d'avoir fait la scandaleuse apologie des jeux de hasard. Camille en fut offensé, piqué au vif et il répliqua par une brochure envenimée. Jean-Pierre Brissot démasqué alla frapper au front Brissot de Warville, comme le caillou aiguillée d'une fronde. Jamais Camille n'avait été plus violent, plus virulent.

Il inventa contre Brissot le verbe brissoter, comme Aristophane avait inventé contre Socrate le verbe philosopher. Le malheur est, hélas ! que cette brochure irritée et haineuse aura une suite, avant un an, une suite terrible, sinistre, et qu'après avoir écrit Jean-Pierre Brissot démasqué, Desmoulins publiera, en 1793, son Fragment de l'histoire secrète de la Révolution, où les Brissotins, les Girondins sont attaqués et déjà voués à la condamnation qui les attend. Ce sont là de ces douloureux écrits qu'on voudrait arracher de l'oeuvre d'un tel homme, de ces pages chargées de sarcasmes que Desmoulins regrettera un jour amèrement, en jetant du fond de sa prison, un dernier regard navré sur ses "écrits trop nombreux" .

Mais pour l'heure, Camille était heureux. Son adorée Lucile allait lui donner un fils. Il y avait, autour de ce jeune ménage, comme un rayonnement de gaieté et d'amour. Logés au N°1 de la rue du Théâtre-Français, les deux époux avaient pour voisins M. et Mme Danton qui

habitaient la cour du Commerce. Les deux ménages se faisaient volontiers visite, quoique Desmoulins subît plutôt cependant, à cette époque, l'influence de Robespierre. Stanislas Fréron, Fréron-Lapin, venait fréquemment cour du Commerce, et Brune, le futur maréchal de France, alors membre des Cordeliers, instruit, qui avait déjà publié en 1788 un ouvrage, Voyage pittoresque et sentimental dans plusieurs provinces occidentales de France. D'autres encore faisaient partie de ce cercle intime que brisera la mort. Madame Duplessis s'y montrait parfois avec sa seconde fille, Adèle, que Robespierre voulut un moment épouser. Ils aimaient, ces êtres farouches. Ils souriaient au milieu de leurs préoccupations et de leurs épouvantes. Camille surveillait sa femme enceinte et se sentait déjà l'impatience d'avoir un fils. Il se blottissait, pour ainsi dire, dans la possession de son bonheur. A cette époque, M.Desmoulins le père lui demandait s'il ne pourrait pas acheter le petit bien patrimonial de Guise, la maison où Camille, ses frères et ses soeurs, étaient nés. M.Desmoulins, en effet, se sentait légèrement pressé par le besoin, et il parlait de vendre la demeure, déjà hypothéquée. " Comment voulez-vous, répondait Camille, que dans un moment où tout est renchéri plutôt de la moitié que du tiers, avec quatre mille francs de rente je puisse acheter un bien de trente mille francs ? Votre maison, la maison natale, m'est chère ; personne ne connaît mieux que moi le plaisir qu'éprouva Ulysse en voyant de loin la fumée d'Ithaque ; mais avec quatre mille francs qui, dans la circonstance présente, ne valent guère plus de deux mille livres de rente, comment pourrais-je acheter une maison de trente mille livres ?"

Celui qui devait rester éternellement, pour l'histoire, le petit Horace, le fils de Camille, que Robespierre allait tant de fois faire sauter sur ses genoux, Horace-Camille Desmoulins naquit le 6 juillet 1792. Le 8 juillet, Camille Desmoulins le présentait à la Municipalité, suivi de Laurent Lecointre ( de Versailles) et d'Antoine Merlin ( de Thionville), députés à l'Assemblée nationale.

Bientôt, Camille écrira à son père, à propos d'Horace : " Il est allé aussitôt en nourrice à l'Île-Adam ( Seine-et-Oise), avec le petit Danton." Lucile, sans doute, était trop frêle pour le nourrir. Elle eût, certes, éprise de Rousseau comme elle l'avait été, suivi les leçons de l'auteur d'Emile, mais il est probable que Camille, plus voltairien que disciple de Jean-Jacques, détourna sa femme du projet de devenir nourrice.

#### LA COUR ET LA NATION

Malgré la joie d'être père, Camille avait alors des préoccupations pécuniaires qui l'atteignaient autant que ses parents de Guise. Il se voyait en effet à la veille de perdre une partie considérable de la dot de Lucile, placée, comme on disait alors, sur le Roi. Il se sentait, en outre, un peu atteint par l'insuccès de sa Tribune des Patriotes. Au moment où il eût voulu tenir en main une plume plus acérée, la caricature s'acharnait contre lui, et ses ennemis ne désarmaient pas devant son foyer.

Comment un tempérament pareil à celui de Camille eût-il pu demeurer maître de lui-même devant certaines attaques et en des heures semblables à celles que la France traversait alors ? La lutte entre la Monarchie et la Révolution était désormais engagée d'une façon implacable. Après avoir hésité, le roi suivait décidément les déplorables avis de ceux qui le poussaient à la réaction. On répétait, on commentait de tous côtés ce mot de la reine: " Bientôt, tout le tapage cessera." Parler ainsi de tapage, c'était le déchaîner. La cour fit plus que parler, elle agit. Le Roi congédia trois membres de son ministère, les trois Girondins, qu'il désigna à Dumouriez comme trois "factieux insolents". - Ma patience est à bout, dit-il.

La réponse de la Gironde ne se fit pas attendre: " La terreur, dit Vergniaud en montrant les Tuileries, est souvent sortie de ce palais: eh bien ! qu'elle y rentre au nom de la loi !"

Et Legendre, se faisant l'interprète de la grande voix de Danton: " C'est aux Tuileries, dit-il dans la brasserie de Santerre, qu'il faut aller demander le rappel des ministres patriotes !" On alla donc aux Tuileries. Ceux qui s'y rendirent s'appelaient des " pétitionnaires." Ils étaient 20 000. Cette foule armée avec le colossal Saint-Huruge à sa tête, défilait d'abord dans

l'Assemblée, puis pénétrait dans les Tuileries, emplissait les appartements et s'y roulait comme un fleuve.

Des femmes hâves, décharnées, entouraient la Reine. Marie-Antoinette, pâle et impassible, opposait le dédain aux injures. Le Roi, flegmatique, disait : "Je n'ai pas peur, j'ai reçu les sacrements."

Quelqu'un avait coiffé le front du petit dauphin d'un bonnet de laine rouge. Pétion, le maire de Paris, lui enleva en disant : " Cet enfant étouffe." Le Roi aussi étouffait, et à son tour il se coiffait du bonnet phrygien. Les troupes fidèles au Roi n'osaient bouger, de peur d'atteindre le souverain, de changer le désordre en massacre. Isnard, Vergniaud, puis Merlin de Thionville, puis Pétion, vinrent enfin délivrer le Roi.

A huit heures du matin, le palais était vide, et Louis XVI jetait à ses pieds avec indignation le bonnet rouge qu'il avait encore sur la tête.

Camille, à cette heure, était tout entier au mouvement, à la fièvre de Paris. Il écrivait alors à Lucile, en ce moment à Bourg-la-Reine, chez Madame Duplessis :

" Ma bonne Lucile, ne pleure pas, je t'en prie, de ne pas voir ton bon ami, monsieur Hon ( Nom que Lucile donnait à Camille qui, nous l'avons dit, bégayait un peu et commençait ses phrases par un hon, hon. ) Il est dans la révolution jusqu'au col. Comme tu aurais été bien aise de me voir aujourd'hui dans la cavalcade de la municipalité ! C'est la première fois que je fais un rôle en public. J'étais fier comme don Quichotte. Cependant, j'avois mis en croupe mon bon Rouleau ( petit nom que Camille donnait à Lucile) , ma poule à Cachan ( allusion à une poule entourée de ses poussins, qu'ils avaient vue en passant à Cachan)

Mon Dieu ! ne m'aime donc pas tant, chère amie, puisque cela te fait tant de mal ! J'ai dîné aujourd'hui chez Robespierre, où j'ai bien parlé de Rouleau, mon pauvre Rouleau, mon bon diable.

Maintenant, j'achève mon discours, car on me donne la parole pour le lire mardi à la municipalité. J'ai déjà effrayé furieusement les rentiers du Conseil général par quelques mots que j'ai dits hier à la tribune, où j'ai été fort applaudi. Aujourd'hui, j'ai consacré la journée à proclamer sur mon cheval, au milieu de trois mille gardes nationales et de vingt pièces de canon, le danger de la patrie. Demain, je .....(lacune) ..... Je n'ose parler de ton petit , de peur de te faire venir les larmes aux yeux. Il est onze heures du soir. Je t'écris afin que tu aies demain la lettre ; je vais me coucher, mais tu ne me tireras point par l'épaule ; tu ne passeras point ton bras autour de mon col ; je vais me dépêcher de faire mon discours pour voler dans tes pattes.

Adieu, mon bon ange, ma Lolotte, mère du petit lézard. Embrasse pour moi Daronne (Petit nom qu'il donnait à sa belle-mère. Daronne, en argot parisien signifie patronne.) et Horace ( son fils).

A cette heure, pour Camille, il y avait donc guerre ouverte. Le duel se préparait. Autour de lui, le roi préparait ses fidèles, les derniers combattants de la monarchie expirante, ses grenadiers des Filles-Saint-Thomas et ses Suisses. Il envoyait à ses gentilshommes des cartes bleues qui signifiaient : Venez ! Il comptait et recontait le nombre de gens dévoués dont il pouvait disposer. Pauvre Louis XVI ! Ce dernier combat était perdu d'avance. La force des choses était contre le Château.

Un soir, un soir d'orage, le crépuscule venu, tandis que Louis et la Reine songeaient, un chant inconnu, superbe, effrayant, grandiose, avait éclaté dans la nuit. Le Roi était demeuré étonné, la Reine avait tressailli. Ce qu'ils entendaient là, ils ne l'avaient jamais entendu. C'était quelque chose d'inouï et d'irrésistible, une immense menace, le cri d'une nation poussée à bout, le coup de clairon d'un peuple qui s'arme, l'appel de la liberté et de la délivrance, le hennissement victorieux du coursier trop longtemps dompté qui se relève et secoue ses maîtres, c'était le grand refrain national, la grande chanson de la France libre, c'était la Marseillaise.

La Marseillaise, ce chant de la Révolution en armes, comme le Chant du départ en est l'hymne de gloire pompeux, comme le ça ira en est le rugissement sinistre ; La "Marseillaise" faite pour la frontière, le "Chant du départ" pour le Champ-de-Mars et le "ça ira" pour le ruisseau. Que dut penser la Reine à ces accords farouches ? Ce n'était plus, pour elle, le souvenir du clavecin entendu à travers les pins de Schönbrunn, ce n'étaient plus les airs suisses du Pauvre Jacques à Trianon, ce n'était plus la romance de Rousseau, le Devin du village, ou les hymnes royalistes de Grétry. C'était la marche militaire que chantaient en entrant à Paris les fédérés de Marseille et qu'ils venaient lancer, en faisant trembler les vitres du château, sous les fenêtres des Tuileries :

Allons, enfants de la Patrie,  
Le jour de gloire est arrivé !

Marie-Antoinette et Louis XVI se sentirent perdus, dès ce soir d'août. Et pourtant, chose incroyable, ce furent le Roi et les siens qui commencèrent l'attaque. Les gardes du corps insultaient les députés, menaçaient les tribuns du peuple.

Ce fut le rejet du décret d'accusation demandé contre La Fayette, accusé d'avoir voulu enlever l'Assemblée nationale, qui fit tout déborder. Dans la nuit du 9 août 1792, à minuit, le tocsin sonna. C'était le signal. On raconte que pendant cette lutte terrible, un homme, un maigre et jaune jeune homme, en habit militaire râpé, l'œil brillant, les traits contractés, regardait à la fois, en hochant la tête, et les Tuileries, où personne ne devait plus rentrer, et ce peuple ivre de joie qui ne devait désormais plus avoir de maître. Celui-là s'appelait Napoléon Bonaparte.

Camille, Secrétaire général de la Justice

Quel avait été, pendant cette journée, le rôle de Camille et des siens ? Nous avons, sur ce point, un document unique, fiévreux, tout palpitant de terreurs, d'angoisses, d'espérances, d'amour : c'est l'extrait du Portefeuille de Lucile Desmoulins, daté du 12 décembre, et où elle raconte, avec une éloquence poignante, tout ce qu'elle a éprouvé durant ces heures sombres. Le jeudi 9 août, Lucile, revenue de la campagne depuis la veille, jetait sur son carnet les lignes suivantes, qui contrastent si fort, par la vérité de l'émotion, avec les rêveries vagues de ses années de jeune fille :

" Qu'allons-nous devenir ? Je n'en puis plus. Camille, ô mon pauvre Camille, que vas-tu devenir ? Je n'ai plus la force de respirer. C'est cette nuit la nuit fatale. Mon Dieu ! S'il est vrai que tu existes, sauve donc des hommes qui sont dignes de toi ! Nous voulons être libres. O Dieu, qu'il en coûte !

Le 8 août, je suis revenue de la campagne. Déjà, les esprits fermentaient bien fort. On avait voulu assassiner Robespierre. Le 9, j'eus des Marseillais à dîner ; nous nous amusâmes assez. Après le dîner, nous fûmes tous chez M. Danton. La mère pleurait : elle était on ne peut plus triste, son petit avait l'air hébété ; Danton était résolu. Moi je riais comme une folle. Ils craignaient que l'affaire n'eût pas lieu. - Mais peut-on rire ainsi ! répétait Madame Danton. - Hélas ! répondis-je, cela me présage que je verserai des larmes ce soir.

Bientôt, je vis chacun s'armer. Camille, mon cher Camille, arriva avec un fusil. Cependant, ne voulant pas montrer tant de faiblesse - elle pleurait - et dire tout haut à Camille que je voulais pas qu'il se mêlât de tout cela, je guettais le moment où je pouvais lui parler sans être entendue, et lui dis toutes mes craintes. Il me rassura en disant qu'il ne quitterait pas Danton. J'ai su depuis, - ajoute Lucile avec un certain orgueil conjugal et une crainte mal dissimulés - j'ai su depuis qu'il s'était exposé."

Fréron, décidé à combattre, ne demandait qu'à mourir. " Je suis las de la vie" disait-il. Chose étrange, c'est pourtant lui qui survivra de ce groupe d'hommes prêts à combattre. Vingt mois après, ils seront morts ; lui survivra.

Danton, se couchant un moment, partit enfin dans la nuit pour l'Hôtel de ville. "Le tocsin des cordeliers sonna, dit Lucile ; il sonna longtemps. Seule, baignée de larmes, à genoux sur la fenêtre, cachée dans mon mouchoir, j'écoutais le son de cette fatale cloche. "

Madame Danton était là, près d'elle, accablée aussi et songeant. De temps à autre, dans la nuit, des messagers venaient donner aux pauvres femmes quelques nouvelles vagues, tantôt consolantes, tantôt alarmantes.

A une heure du matin, Camille entra. Il s'endormit un moment sur l'épaule de Lucile, puis il repartit bien vite.

Les deux femmes, demeurées seules, essayent alors de déjeuner, de lire, d'oublier. Tout à coup Lucile, écoutant, dit: " On tire le canon !" Madame Danton prêle l'oreille, entend, pâlit, se laisse aller et s'évanouit. " Je la déshabillai moi-même, dit Lucile ; j'étais prête à tomber là, mais la nécessité où je me trouvai de la secourir me donna des forces. Elle revint à elle."

Enfin, Camille revient. Le peuple était victorieux. Camille avait vu tomber la tête du journaliste Suleau. Lucile écrit : " Suleau a eu la tête coupée, On l'a promenée dans Paris. Camille lui a dit : Mon cher, tu veux te battre pour le Roi, demain tu seras pendu. Camille n'a dit que trop vrai."

Le 11, par précaution, Camille et Lucile couchaient rue de Tournon, chez Robert, un ami. " Le lendemain, 12, en rentrant, j'appris, dit Lucile, que Danton était ministre..."

Camille, qui, dans cette journée du 10, avait harangué et guidé les faubouriens, devint, comme dit Danton, secrétaire général du ministre de la Justice par la grâce du canon. "Si j'eusse été vaincu, disait hautement Danton à l'Assemblée nationale, je serais criminel." Il triomphait. La section des Quinze-vingts déclarait que, comme Gorsas, Prudhomme et Carra, Desmoulin avait bien mérité de la patrie.

Camille prit son rôle au sérieux, et son premier mot est celui-ci : "Il nous reste à rendre la France heureuse et florissante autant que libre. C'est à quoi je vais consacrer mes veilles !" Et, en effet, avec Danton, il s'occupait d'adresser à la magistrature de France une circulaire pour protester contre les abus, organiser la justice, c'est-à-dire fonder véritablement le droit en France.

Il n'oublie point cependant que les Guisards ont raillé jadis ses espérances.

" La vésicule de vos gens de Guise si pleins d'envie, écrit-il à son père, va bien se gonfler de fiel contre moi, à la nouvelle de ce qu'ils vont appeler ma fortune. Fortune qui n'a fait que me rendre plus mélancolique, plus soucieux, et me faire sentir plus vivement tous les maux de mes concitoyens et toutes les misères humaines."

Un an plus tard, las de cette puissance éphémère, écœuré et affecté par le spectacle des déchirements publics, il poussera, à cette même date du 10 août, un soupir profond, et son rêve, son désir, son espoir, ses vœux se tourneront vers cette petite ville de Guise, qu'il raille en 1792, qu'il enviera en 1793, et nous l'entendrons s'écrier alors : " Que ne puis-je être aussi obscur que je suis connu ! O ubi campi Guisiaque ! Où est l'asile, le souterrain qui me cacherait à tous les regards, avec ma femme, mon enfant et mes livres ? "

Il souhaitera revoir ces rives bénies et salutaires de l'Oise, comme lui écrit son père, et les eaux de la fontaine de Saint-Martin-la-Bussetière, et les belles percées du bois de Fay, "Qui sont l'ouvrage du cousin Devieville."

Le pourra-t-il ? Nommé par le Conseil exécutif ( le 15 septembre 1792) pour inspecter Laon, Soissons et Guise, et vérifier si les dénonciations faites contre les juges de chacune de ces villes méritent d'être prises en considération par le ministère de la Justice, il déploiera, selon les conseils de son père, les qualités qui sont propres à cette administration. Nobles et simples paroles de ce père, dont la tendresse est jalouse comme celle des amants, dit-il. La situation nouvelle de son fils, loin de l'éblouir, l'effraye un peu.

" Je préférerais vous voir paisible possesseur de mes places et le premier de vos concitoyens dans votre ville natale !" Mais puisqu'il faut accepter les choses accomplies, M.Desmoulin envoie ses conseils : " Joignez à votre popularité connue cet esprit d'intégrité et de modération que vous aurez souvent occasion d'y développer ; dépouillez-vous de celui de parti, qui vous y peut-être élevé, mais qui pourrait ne pas vous y maintenir. Avec la droiture que je vous

connais et la modération que je vous prêche, on va loin, même dans le poste le plus scabreux !"

Trop scabreux, encore une fois; O les champs de Guise, le carillon des jours d'enfance, et cette mère qui partage tous les sentiments de M.Desmoulins, comme Camille les regrette ! Comme il a soif de les revoir !

#### LA CONVENTION

La Convention nationale et souveraine devait être la résultante même de la journée du 10 août. Dès le dimanche 26 août, les assemblées primaires s'étaient réunies pour nommer des électeurs en nombre égal aux élections dernières : ces électeurs allaient, le dimanche suivant, 2 septembre, procéder ensuite à l'élection des députés de la Convention nationale.

La distinction des Français entre actifs et non actifs, consacrée par la Constitution de 1791, fut supprimée, et les seules conditions à remplir pour être admis aux assemblées électorales furent d'être Français, âgé de 21 ans, domicilié depuis un an, vivant de son revenu ou du produit de son travail. Etaient seuls exceptés ceux qui étaient en état de domesticité.

Camille était tout naturellement désigné au choix des électeurs, il était populaire et aimé. Une seule chose pouvait lui nuire, l'éclat même de son talent.

On pouvait craindre qu'un satirique aussi étincelant ne fût un législateur un peu léger. Il fallut deux tours de scrutin pour que Camille Desmoulins fût proclamé député de Paris. Le samedi 8 septembre 1792, au second tour, sur 677 votants, la majorité absolue étant 339 voix, Camille obtint contre Kersaint, son adversaire, 465 voix. Il était élu. Il allait siéger dans cette Convention nationale qui comptait 749 membres.

Ce fut le lundi 20 septembre, que sous la présidence du vieux Philippe Rühl, député du Bas-Rhin, octogénaire et hydropique, la Convention se réunit pour la première fois.

Quel étonnement de voir réuni, dans ce palais des Tuileries, devenu édifice national, tout ce que la France comptait de plus ardent, de plus généreux, de plus terrible, de plus patriotique ; tant d'idées, tant d'espoir, tant d'utopies, tant de dévouement à la patrie ! Le canon grondait dans la France envahie. L'émeute hurlait dans la rue, la Champagne était aux Prussiens, Longwy, Verdun avaient succombé, et les pavés, autour de l'Abbaye, étaient rouges encore des massacres du 2 septembre.

Que d'œuvres à accomplir ! Quelle carrière de gloire ! La République à créer, les lois, les arts, le commerce, l'industrie à revivifier, enfin "le peuple à faire". - Le Peuple à faire ! Grand mot de Camille, qui est tout un programme et qui reste encore à remplir.

Qui donc empêcha ce résultat d'être atteint ? Pourquoi, malgré ses prodiges, la Convention eut-elle pour conclusion cette tyrannie militaire : l'empire ?

Pourquoi, malgré ses déchirements tragiques, a-t-elle, de fond en comble, renouvelé le monde ? Redoutables questions. Notre temps persiste à les poser.

Fiévée, dans un livre plein d'idées justes mêlées à quelques erreurs, a voulu expliquer que la Révolution aboutit fatalement à la dictature, parce que les opinions s'y trouvaient opposées aux intérêts. Ce qui explique plutôt les drames terribles dont cette assemblée fut à la fois le théâtre et la victime, c'est l'ignorance où se trouvaient ces hommes et de leurs adversaires et de leurs propres amis. Ils faisaient pis que se méconnaître, ils ne se connaissaient pas. Ils se soupçonnaient et se déchiraient comme dans les ténèbres. Quelque chose d'effaré planait sur eux: la peur et l'ignorance. Ignorance de tout et peur de tout, et cependant cette terreur poussait cette poignée d'hommes à des actes éternellement admirables de courage, et la lâcheté se faisait héroïsme aussi rapidement que la témérité se faisait vilenie.

Il y eut tout d'abord un malheur horrible, quelque chose d'épouvantable et de sinistre :

Septembre. Les massacres des Carmes, de l'Abbaye et de la Force devaient à jamais séparer des hommes faits pour s'unir, les Dantonistes et les Girondins. Jamais, les amis de Brissot et de Vergniaud ne pardonnèrent à Danton cette affreuse journée où des travailleurs armés de sabres, de faux et de massues à battre le plâtre, égorgèrent ou assommaient des prisonniers,

des prêtres, des femmes. Que Danton ait "organisé", comme on l'a affirmé, les massacres de Septembre, l'histoire dit non. Que Camille Desmoulins ait pris part au forfait, comme l'ont imprimé tant d'écrivains royalistes, c'est ce qui est absolument faux. " Mais il fit sauver l'Abbé Bérardier, son ancien principal au collège Louis-le-Grand ; mais il lui envoya un sauf-conduit dans sa prison." Cela prouve simplement qu'il voulut rendre la liberté à son ancien professeur ; mais cela ne prouve pas qu'il fût même dans le secret du massacre.

Quel est le principal accusateur de Camille en cette affaire ? C'est ce Roch Marcandier , son compatriote, son ancien secrétaire, son obligé, qui, après avoir collaboré à ses numéros les plus violents, se tourne contre lui, l'attaque et le calomnie.

Un autre témoin à charge est ce Peltier , l'ancien directeur des Actes des Apôtres, qui , dans son Histoire de la Révolution du 10 août, accuse nettement Danton et ses deux secrétaires, Camille Desmoulins et Fabre d'Eglantine. Mais le témoignage de Peltier est plus que suspect ; il déteste Camille, il le calomnie jusque dans sa femme. L'occasion était trop belle pour la laisser échapper. Lorsqu'un crime est anonyme, ou multiple, comme Septembre, on a toute facilité pour en accuser ceux-là même qui en sont innocents.

La fatalité voulut que l'homme qui eût pu sauver, féconder, pondérer la Révolution, fût aux yeux des Girondins " l'homme de Septembre", et que Danton portât le poids du crime de la foule. On ne saurait ici suivre les diverses phases de ces luttes qui entamèrent, d'abord, décimèrent ensuite, discréditèrent enfin la Convention nationale. Cette histoire est celle d'un homme, et non d'une époque.

Lorsque la Convention frappa le roi, Camille Desmoulins, qui vota la mort du roi, crut devoir mêler la facétie à la condamnation, et il souleva de violents murmures en motivant ainsi son vote : " Manuel, dans son opinion du mois de novembre, a dit : Un roi mort, ce n'est pas un homme de moins. Je vote pour la mort, trop tard peut-être pour l'honneur de la Convention nationale."

C'est en de telles circonstances qu'on eût souhaité que Lucile apprît à Camille à modérer sa nature toujours prête à quelques traits excessifs et que la femme aimée lui eût enseigné avec la modération et la fermeté, une certaine netteté d'attitude plus proche de la dignité. Mais Camille, médiocre orateur et partant ne faisant guère figure à la tribune de la Convention ( il faisait partie du Comité de correspondance, et s'y trouvait mieux à sa place), Camille dépité de demeurer au second plan, voulait sans doute, par de tels éclats, maintenir sa popularité, sa réputation d'impitoyable frondeur.

Quant à Lucile, elle-même se laissait entraîner à des écarts de pensée, d'imagination, et on a bien la preuve de l'exaltation de ses idées dans certaines pages tombées alors de sa plume féminine.

C'est ainsi qu'elle écrit, à propos de Marie-Antoinette bientôt accusée comme Louis XVI, et plus encore inutilement encore immolée que lui :

" Ce que je ferais si j'étais à sa place."

"Si le destin m'avait placée sur le trône, si j'étais Reine enfin, et qu'ayant fait le malheur de mes sujets, une mort certaine, qui serait la juste punition de mes crimes, me fût préparée, je n'attendrais pas le moment où une populace effrénée viendrait m'arracher à mon palais pour me traîner indignement au pied de l'échafaud, je préviendrais ses coups, dis-je, et voudrais en mourant en imposer à l'univers entier.

Je ferais préparer une vaste enceinte dans une place publique, j'y ferais dresser un bûcher et des barrières l'entoureraient, et trois jours avant ma mort je ferais savoir au peuple mes intentions ; au fond de l'enceinte et vis-à-vis le bûcher je ferais dresser un autel.

Pendant trois jours j'irais au pied de cet autel prier le grand maître de l'univers ; le troisième jour, pour expirer, je voudrais que toute ma famille en deuil m'accompagnât au bûcher ; cette cérémonie se ferait à minuit, à la lueur des flambeaux."

Ce n'était donc point Lucile qui pouvait ramener et maintenir Camille dans la voie grave. Cette jeune fille souriante, qui sut mourir comme une Romaine, vécut en Athénienne, honnête, aimant, - plus que cela, adorant - son mari ; mais ne sachant ni le conseiller, ni le modérer.

C'est ainsi qu'en mai 1793, Camille, poussé par Robespierre, publiait son Histoire des Brissotins ( Fragment de l'Histoire secrète de la Révolution). Dans la lutte engagée entre la Gironde et la Montagne, il prenait contre la Gironde un parti décisif. Jamais son style n'avait été si féroce. Il parlait de la scélérate de Brissot, de l'hypocrisie de Roland, de la complicité de Gensonné avec Dumouriez, de la vénalité de Guadet, et , pour arriver à "la poule au pot pour tout le monde", comme il dit, il proposait le vomissement des Brissotins hors du sein de la Convention et les amputations du Tribunal révolutionnaire.

L'épouvantable pamphlet ! Et, comme Desmoulins en sera châtié lorsqu'il verra se retourner contre lui les accusations qu'il formule contre les Girondins, et quand, après les avoir accusés d'une conspiration orléaniste et anglo-prussienne, il sera, avec Danton, frappé de mort pour avoir été l'ami du duc d'Orléans et la fauteur d'une imaginaire restauration monarchique !

En politique, tout se tient. Les Girondins, épris de liberté, avaient commis la faute de demander la mise en accusation de Marat, sans calculer que la popularité de cet avocat sinistre des vieilles haines populaires leur renverrait Marat absous et grandi par le verdict du Tribunal révolutionnaire. Le triomphe de Marat avait été le premier échec violent de la Gironde. Quel homme parut plus puissant que l'Ami du Peuple - son mauvais génie - après un tel acquittement ?

La Gironde devait payer cher sa fausse attaque contre Marat, ainsi terminée par une mise en liberté triomphale.

Pourtant, ce ne fut point Marat, mais Robespierre, qui porta à la Gironde les plus rudes coups, et Camille, pour le moment, plus dominé par Maximilien que par Danton, plus Jacobin que Cordelier, tient la plume tandis que Robespierre dicte... ou conseille. De là, l'Histoire des Brissotins, assemblage de calomnies et de menus propos.

Le pamphlet cruel eut un succès énorme. Il s'en débita plus de quatre mille. Il fut - et Camille s'en vante ( lettre à son père) "le précurseur de la Révolution du 31 mai, il en fut le manifeste." En effet, l'Histoire des Brissotins servit à précipiter la chute de la Gironde. Et Camille, en rédigeant ensuite l'Adresse des Jacobins aux départements sur l'insurrection du 31 mai, croyait encore avoir rendu service à la République.

Un coup de foudre lui dessila les yeux, au bruit du couteau de Sanson tombant lourdement sur les têtes des Brissotins. Quoi ! Boyer-Fonfrède, Ducos, Isnard, Girey-Dupré, Carra, Valazé, voilà ceux qu'il avait voulu que la Convention vomît ? Eh bien, c'en était fait. Mais on ne joue pas avec la dénonciation. L'étourderie sinistre de Camille devait lui peser bientôt comme un remords. On ne devait pas s'arrêter à l'épuration, on devait aller jusqu'au sacrifice. Camille, qui aurait voulu sauver les Girondins, assista à leur condamnation. Danton aussi les eût volontiers arrachés à la mort, et Bazire, l'honnête Bazire, que Chabot entraînera dans sa chute, cachait leur dossier au Comité de sûreté générale, comme si dérober les noms des accusés c'eût été sauver leurs têtes.

Lorsque la condamnation fut rendue ( 31 octobre), Camille, pâle, tout en pleurs, s'écria, se frappant la poitrine et le front: " Ah ! malheureux, c'est moi, c'est mon Histoire des Brissotins qui les tue ! Et ils meurent républicains ! " Devant l'accusation de Fouquier-Tinville, Camille effaçait, voulait effacer son mensonge avec ses pleurs. Ainsi, le remords venait. Il pleurait maintenant sur ces pages, et ses larmes coulaient, amères mais inutiles.

On dit qu'un soir de ce lugubre été de 1793, Danton et Camille Desmoulins, remontant jusqu'à la Cour du Commerce, longeant la Seine par le quai des Lunettes, et songeant à ce 31 mai qui devait finir par le 31 octobre, Danton indiqua tout à coup à Camille le grand fleuve dans lequel le soleil couchant, derrière la colline de Passy, reflétait ses rayons rouges, si bien qu'il

semblait rouler quelque chose de sanglant . " Regarde, dit Danton , vois que de sang ! La Seine coule du sang ! Ah ! c'est trop de sang versé ! Allons, reprends ta plume, écris et demande qu'on soit clément; je te soutiendrai !"

Le réveil de Danton devait être un cri de clémence.

Danton voulut, demandant un congé, aller se reposer à Arcis. La lassitude était venue, les reins du colosse pliaient.

Lui aussi, Camille Desmoulins était las. Avant même la mort des Girondins, il avait ressenti le remords et l'accablement. Dès le 10 août 1793, il semble envier, dans la lettre qu'il écrit à son père, la mort de son frère tombé en combattant pour la patrie. La vie, si heureuse jusqu'ici, cette charmante vie entre Fréron, Brune, Mme Duplessis, Lucile, lui apparaît sombre et pleine de pressentiments funestes.

Trop longtemps, il a été fou, heureux, éperdument heureux. Il a vu Fréron-Lapin jouer avec des lapins du jardin, Patagon ( c'était le surnom de Brune dans ce groupe jeune et souriant) errer sous les arbres de Bourg-la-Reine avec Saturne ( Duplain, de la Commune).Le lapereau ( le petit Horace), la belle-maman Melpomène , les folies dans les jardins, alors que Lucile, l'être indéfinissable, jetait des potées d'eau à Fréron qui riait, tout cela est loin ! Pauvres éclats de rire d'autrefois ! Camille ne les entendra plus. Il a peur maintenant de perdre son fils, " cet enfant si aimable et que nous aimons tant."

" La vie, dit-il, est si mêlée de maux et de biens en proportions, et depuis quelques années le mal se déborde tellement autour de moi sans m'atteindre, qu'il me semble toujours que mon tour va arriver d'être submergé."

Camille est père, époux et ami. Lui qui attaquait hier, il défend aujourd'hui, il prend la défense du général Dillon, détenu aux Madelonnettes.

" Tout le monde a eu son Dillon", devait-il dire plus tard au tribunal, lorsqu'on lui reprocha sa liaison avec ce royaliste convaincu ou déguisé, ancien cavalier-servant de Marie-Antoinette, et qu'on a pu accuser d'avoir dénoncé aux Prussiens les mouvements du brave et malheureux Custine en 92. Un de ses interlocuteurs au tribunal osera lui dire :

- Mais connaissez-vous bien Dillon ? Desmoulins de répondre :

- Il faut que je le connaisse pour m'être fait de si rudes affaires à son corps défendant.

- Votre femme le connaît mieux que vous.

- Bon ! que voulez-vous dire ?

- Je crains de vous affliger.

- N'ayez peur.

- Votre femme voit-elle souvent Dillon ?

- Je ne crois pas qu'elle l'ait vu quatre fois en sa vie.

- Un mari ne sait jamais cela. Puisque vous prenez la chose en philosophe, sachez que Dillon vous trahit aussi bien que la République. Vous n'êtes pas un joli garçon.

- Tant s'en faut.

- Votre femme est charmante, Dillon est encore vert, le temps que vous passez à la Convention est bien favorable, et les femmes sont si volages !

- Du moins quelques-unes.

- J'en suis fâché pour vous, car je vous aimais pour vos Révolutions qui faisaient les délices de ma femme à la campagne.

- Mais, mon cher collègue, d'où êtes-vous si bien instruit ?

- C'est le bruit public, et cinq cents personnes me l'ont dit ce matin.

- Ah ! vous me rassurez. Je vois bien que vous ne connaissez pas ma femme, et si Dillon trahit la République comme il me trahit, je répons de son innocence.

Camille a beau être un enfant terrible, il va trop loin. On ne parle pas au public de certaines choses. Et cet amateur de l'antiquité eût dû se souvenir que le gynécée était sacré. L'amour profond de Lucile pour lui était un plus sûr garant de sa vertu que cette plaisanterie presque

sacrilège. Mais quoi ! sous cette raillerie, il y a une pitié ; Camille défend un accusé, et voilà pourquoi on peut lui pardonner.

Il semble, en effet, que Camille soit mû désormais par les sentiments les plus touchants et les plus humains. Il veut lutter. Il veut réagir contre la Terreur, contre les fureurs. Mais tout l'accable dans les sociétés populaires. Les vulgaires orateurs des clubs lui ôtent la parole ou l'étouffent.

L'envie lui prend alors, devant tant d'injustices, d'ingratitude, de s'aller faire tuer en Vendée ou aux frontières " pour se délivrer du spectacle de tant de maux."

" Adieu, dit-il à son père, je vous embrasse ; ménégez votre santé, pour que je puisse vous serrer contre ma poitrine si je dois survivre à cette révolution."

S'il ne lui restait point la liberté de la presse, Camille serait tout à fait accablé et sans espoir. Mais, pense-t-il, il peut lutter contre l'ambition, la cupidité et l'intrigue. "L'état des choses, tel qu'il est, est incomparablement mieux" qu'il y a quatre ans, parce qu'il y a l'espoir de "l'améliorer". Et il est tenté alors de répéter le cri qui servait d'épigraphe à la Lettre au général Dillon :

- A moi mon écritoire !

A suivre ...

### Le PÈRE DUCHESNE

Oraison funèbre de Louis Capet par "le Père Duchesne", janvier 1793

Oraison funèbre de Louis Capet, dernier roi des Français, prononcée par le PERE DUCHESNE, En présence des braves Sans-Culottes de tous les départements.

Sa grande colère contre les calotins qui veulent canoniser ce nouveau Desrues, et vendent ses dépouilles aux badauds pour en faire des reliques.

Capet est enfin mort, foutre. Je ne dirai pas comme certains badauds, n'en parlons plus.

Parlons-en au contraire, pour nous rappeler tous ses crimes et inspirer à tous les hommes l'horreur qu'ils doivent avoir pour les rois. Voilà, foutre, ce qui m'engage à entreprendre son oraison funèbre, non pour faire son éloge ou adoucir ses défauts, mais pour le peindre tel qu'il fût et apprendre à l'univers, si un tel monstre ne méritait pas d'être étouffé dès son berceau. Je transcris mot pour mot le discours que j'ai prononcé en présence de la crème des républicains. Lisez et frémissez, foutre.

ORAISON FUNEBRE de Louis CAPET,  
dernier roi des Français.

Quel est le vil Français qui veut avoir un roi ?

S'il en est un, qu'il parle, et qu'il s'adresse à moi.

Voltaire, Mort de César.

CITOYENS,

Vous n'êtes pas assez jean-foutres pour écouter des mensonges et des flagorneries, je ne suis pas foutu non plus pour vous en débiter ; c'est donc la vérité pure qui va sortir de ma bouche, et c'est la première fois qu'on l'aura entendue dans une oraison funèbre, et, surtout dans celle d'un roi, foutre. A la mort de ces tyrans les ci-devant grands aumôniers, les archevêques, les évêques, tous les cordons bleus de la calotte allaient déterrer dans les greniers, de pauvres auteurs crottés pour leur fabriquer un beau discours en l'honneur du prince trépassé. Le cuistre en habit noir inventait mille mensonges, que monseigneur le prélat apprenait ensuite par coeur, et débitait effrontément. Chaque mot était un blasphème contre la raison, en un mot, c'était ni plus ni moins que les comptes bleus dont le vertueux Roland fait tapisser les rues par les griffonniers qui sont à ses gages. Le roi défunt avait-il été un ivrogne fieffé, le cafard mitré soutenait qu'il n'avait bu que de l'eau toute sa vie, avait-il été un putassier dévergondé, c'était la sagesse même, avait-il fait égorger des milliers d'hommes, on le représentait comme le plus

humain et le plus pacifique des monarques, avait-il mis le pauvre peuple à sec à force d'impôts et de grugeries, on ne craignait pas de vanter sa bienfaisance et son humanité. C'est pour venger l'honneur des Français, d'avoir pu entendre si longtemps de pareilles sottises, foutre, que je vais parler enfin d'un roi, dans les termes qu'il convient. Quand je vous aurai retracé la vie et les actions de Louis Capet, dernier roi des Français, républicains qui m'entendez, il n'en est pas un de vous qui ne s'écrie avec le Père Duchesne.

Quel est le vil Français qui veut avoir un roi ?

S'il en est un, qu'il parle, et qu'il s'adresse à moi.

Ce monstre était fils de Louis, dauphin, fils de Louis XV ; il est bon de faire en passant le portrait du père, et de vous dire un mot sur toute cette foutue famille ; afin de vous faire connaître ce que c'était que ce sang royal, que nos imbéciles aïeux croyaient plus pur que celui des autres hommes. Louis XV, le plus paillard et le plus crapuleux des hommes, comme vous savez, après avoir cocufié tous les princes, ducs et marquis de sa cour, après avoir à l'exemple du saint homme Lot, forniqué avec ses filles même, donna ensuite dans la bourgeoise. La fille d'un boucher, nommé Poisson qu'il fit marquise, enfin la fameuse Pompadour gouvernait l'Etat sous le nom du foutu roi de carreau. Tous ceux qui voulaient avoir des places, des grâces, des honneurs, étaient obligés de baiser le coude de cette coquine, et de lui graisser la patte. Pendant que la gueuse bouleversait le royaume et suçait le peuple jusqu'à l'eau rousse, le dauphin mangeait du fromage de voir vivre si longtemps son père, est-ce qu'il ne crèvera pas bientôt de ses débauches, disait-il, du train qu'il y va quand je régnerai je n'aurai plus que de l'eau à boire, il faut lui donner le coup de pouce.

Le bougre, pour mieux cacher son jeu, fait le bon apôtre, il s'environne de calotins et surtout de jésuites. Il ne parle que du bon Dieu et de la Ste. Vierge et des saints. Faites-moi régner, dit-il, à tous ces évêques et monnayons, et je vous promets de vous protéger de tout mon pouvoir. Ainsi soit-il, répondit la bougre de canaille, vous régnerez monsieur et sous peu de temps. Les jésuites aussitôt préparèrent le poison, aiguisent des poignards. La reine entre dans ce complot et pour la gloire de Jésus, consent à ce qu'on égorge son mari, pour le punir de ses débauches.

Damien est chargé du coup, mais il le manque ; le pot aux roses est découvert ; pour se venger de son fils et de sa femme le roi les fait empoisonner, et les voit tranquillement, ainsi que sa bru expirer sous ses yeux ; pour se venger de son père, le dauphin et la reine, avant que de mourir font perdre le goût du pain à la putain royale. Le roi ordonne d'immoler les enfants de son fils. Ils avalent aussi un potage à l'italienne, mais malheureusement, foutre, la dose était trop faible, et les trois scélérats dont nous venons de raccourcir l'aîné ont survécu.

Elevés dans une si bonne école et formés sur de pareils modèles, on ne doit pas s'étonner de tous les crimes qu'ils ont commis. Les deux premiers ont hérité de l'hypocrisie de leur père et de sa noirceur, le dernier, de tous les vices et de la crapule de son grand-père. Les prêtres dès le berceau ont nourri dans le mensonge et la perfidie celui qui devait régner. C'est d'eux, foutre, qu'il a appris l'art de tromper les hommes, et de cacher un cœur gangrené et une âme de boue sous le masque de la vertu ; mais malgré leurs leçons, foutre, son mauvais naturel s'est fait connaître dès l'enfance. Avant qu'il put se baigner dans le sang des hommes, il immolait de ses mains les animaux. Il tuait de sang-froid le chien qui venait le lécher, il tourmentait avec plaisir les vieillards, les infirmes, les boiteux, les aveugles. Jamais il n'a fait de son propre mouvement une bonne action.

Pour mettre la France à deux doigts de sa perte, il ne lui fallait qu'une femme aussi atroce que lui, une nouvelle Médicis le seconde pour achever de nous détruire. C'est lorsque ce monstre fut roi que son caractère sanguinaire éclata. Pour mieux égorger le peuple il fit semblant de le soulager. Le hasard lui avait donné un bon ministre, il le chassa aussitôt. Il laissa ensuite sa femme et ses frères déchirer les entrailles du pauvre peuple.

A la fin, ne sachant plus de quel bois faire flèches, il assemble les notables, puis les états généraux, mais voyant que les députés de la nation voulaient se rebiffer, il forme le projet de les faire égorger, il entoure Paris d'une armée puissante, pour y porter le fer et le feu. Les soldats refusent d'obéir à ses ordres, le peuple se lève, la bastille est détruite, le capon met les pouces et promet plus de beurre que de pain, on le croit, mais bientôt il affame le peuple, et veut le réduire par la misère.

Amené à Paris avec l'assemblée constituante, il nous prépare de nouvelles farces ? ce n'est plus par la force qu'il cherche à nous vaincre, mais par la ruse, il jure de faire notre bonheur et d'élever son fils en homme de bien, et dans le moment où on y pense le moins, il fout la clef sous la porte, pour aller se mettre à la tête des ennemis de la nation. Il est arrêté, il caponne encore, il séduit avec des flots d'or les représentants du peuple, on lui fabrique une constitution dont il dicte tous les articles ; il jure de la faire exécuter et il conspire ensuite plus que jamais ; il se sert des armes que nous lui mettons entre les mains, pour nous égorger. Il fait passer toutes nos richesses à nos ennemis, après avoir fait égorger les bons citoyens, à Nancy, au Champ-de-Mars, après avoir mis nos colonies à feu et à sang ; après avoir livré la France aux étrangers, il prépare une nouvelle St. Barthélémy. Les victimes sont désignées. Le massacre commence, le sang coule dans son palais. Le jean-foutre va à l'assemblée pour y voir massacrer les patriotes, mais la victoire est à nous ; nous ne voulons pas nous souiller d'un sang aussi impur et nous l'abandonnons au bourreau.

Après un foutu procès de normandie qui a duré quatre mois, et qui a mis tous les membres de la Convention à chien et à chat, justice enfin vient d'être faite. Comme Desrues il a été ferme et dévot jusqu'au dernier moment. En mourant, il s'est flatté que son fils régnerait un jour et le vengerait en faisant tout le mal qu'il n'a pu faire lui-même. Le pape en va faire un nouveau saint ; déjà les prêtres achètent ses dépouilles et en font des reliques, déjà les vieilles dévotes racontent des miracles de ce nouveau saint ; c'est à vous républicains à achever votre ouvrage et à purger la France de tous les jean-foutres qui ont partagé les crimes de ce tyran. Ils sont encore en grand nombre, sa femme et sa bougre de race vivent encore : vous n'aurez de repos que lorsqu'ils seront détruits. Petit poisson deviendra gros, prenez-y garde, foutre, la liberté ne tient qu'à un cheveu.

Hebert.

LE PERE DUCHESNE, n° 212 - janvier 1793

A2 : VOYAGES EN FRANCE PENDANT LES ANNEES 1787, 1788, 1789 Arthur YOUNG  
Une curiosité : le passage à Perpignan (pour le fun !)

*21 Juillet. -- Retour. -- Quitté Jonquières, où la figure et les manières des habitants vous feraient croire qu'il n'en est pas un qui ne soit contrebandier ; nous arrivons à une superbe route que le roi d'Espagne a ordonné de faire. Elle commence aux piliers marquant la frontière des deux monarchies et se joint à la route française : elle est magnifiquement construite. Nous prenons congé de l'Espagne pour rentrer en France ; le contraste est frappant. Lorsque l'on passe la mer de Douvres à Calais, les apprêts et les embarras d'une traversée conduisent graduellement l'esprit à l'idée du changement ; mais ici, sans franchir une ville, une barrière, un mur même, vous entrez dans un nouveau monde. Une superbe chaussée, faite avec la solidité et la magnificence qui distinguent les grandes routes françaises, prend la place des misérables chemins de Catalogne, encore tels que la nature les a tracés ; de beaux ponts sont jetés sur les torrents qu'il fallait passer à gué. Nous nous trouvons tout à coup transportés d'une province sauvage, déserte et pauvre, au milieu d'un pays enrichi par l'industrie de l'homme. Tout tenait le même langage et nous disait en termes sur lesquels on ne pouvait se méprendre, qu'une cause puissante et active produisait ces contrastes, trop évidents pour être méconnus. Plus on voit, plus, selon mon opinion, on est conduit à penser qu'il n'y a qu'une influence toute-puissante qui stimule le genre humain -- le gouvernement. D'autres produisent des exceptions et des nuances : celle-ci agit avec une efficacité permanente et universelle. L'exemple présent est remarquable ; car le Roussillon est en fait une partie de l'Espagne : les habitants sont Espagnols de langage et de coutumes ; mais ils sont soumis à un gouvernement français.*

*Nous laissons la chaîne des Pyrénées dans le lointain. Rencontré des bergers parlant catalan. Sur la route, les cabriolets sont espagnols. On bat le grain comme de l'autre côté des montagnes. Les auberges et les maisons sont les mêmes. Gagné Perpignan ; là je me suis séparé de M. Lazowski. Il retournait à Luchon, tandis que j'avais arrangé un tour dans le Languedoc, pour finir la saison. -- 15 milles.*

*Le 22. -- Le duc de Laroche foucauld m'avait donné une lettre pour M. Barri de Lasseuses, major d'un régiment à Perpignan, qui, disait-il, s'entendait en agriculture, et serait charmé de s'entretenir avec moi sur ce sujet. J'allai chez lui le matin, mais, comme c'était dimanche, il passait la journée à sa maison de campagne de Pia, à une lieue environ. Je me rôti en m'y rendant à travers des vignobles pierreux. Monsieur, madame et mademoiselle de Lasseuses m'accueillirent avec une grande politesse. Je leur expliquai que le motif de mon voyage n'était pas de courir à l'étourdie comme le troupeau des voyageurs vulgaires, mais d'examiner l'agriculture, afin d'imiter ce que j'y pourrais trouver de bon et d'applicable à l'Angleterre. On applaudit beaucoup ce dessein ; le major dit que c'était un motif de voyage vraiment digne de louanges ; qu'il était étonnant que cela fût si peu commun, et se fit fort d'assurer qu'il n'y avait pas un seul Français en Angleterre poussé par la même raison. Il me pria de passer la journée avec lui. La vigne était la plus importante de ses cultures. Mais le peu qu'il avait de terres arables était tenu selon la singulière coutume de cette province. Il me montra un village appelé Rivesaltes qu'il me dit produire un des plus fameux vins de France ; je trouvai au dîner que cette réputation était juste. Retourné le soir à Perpignan, après une journée fort instructive. -- 8 milles.*

*Le 23. -- Pris la route de Narbonne. Passé près de Rivesaltes. De la montagne jaillit la plus grande source que j'aie rencontrée. Otterspool et Holywell ne sont auprès que des bulles de savon. Elle fait tourner un moulin dès sa naissance, c'est plutôt une rivière qu'une source. Traversé une plaine unie, dévastée, sans arbres ni maisons ni village pendant un espace*

*considérable ; certes le plus vilain pays que j'aie vu en France. Le grain est foulé aux pieds des mules, comme en Espagne. Dîné à Séjeen ( Sigean ) au Soleil, bonne auberge neuve, où je rencontrais par hasard le marquis de Tressan. Il me dit qu'il fallait que je fusse un singulier original de voyager aussi loin sans autre but que l'agriculture ; il n'avait jamais vu ni entendu rien de pareil ; mais il m'approuvait beaucoup et souhaitait d'en pouvoir faire autant.*

*Les routes sont d'admirables travaux. J'ai passé une tranchée, dans le roc vif qui facilite une descente, elle coûte 90,000 liv. ( 3, 937 l. st. ) pour quelques centaines de yards. Les trois lieues et demie de Sigean à Narbonne coûtent 1,800,000 liv. ( 78,750 l. st. ). On a fait des folies, des sommes énormes ont été employées au nivellement des pentes les plus douces. Les chaussées sont en remblai, avec un mur de soutènement de chaque côté, formant une masse artificielle solide, traversant les vallées à la hauteur de six, sept et huit pieds, et n'ayant pas moins de cinquante pieds de large. Il y a un pont d'une seule arche dont la chaussée est vraiment quelque chose d'admirable ; nous n'avons pas en Angleterre l'idée d'une telle route. La circulation n'exigeait cependant pas de semblables efforts, un tiers de la largeur est battu, l'autre sert à peine, il pousse de l'herbe sur le reste. Pendant 36 milles je n'ai croisé qu'un cabriolet, une demi-douzaine de charrettes et quelques bonnes femmes menant leur âne. Pourquoi cette prodigalité ? En Languedoc, il est vrai, les corvées n'existent pas ; mais il y a de l'injustice à exiger une contribution qui n'en diffère que peu. On procède par tailles, et dans la répartition les terres nobles sont si favorisées, tandis que l'on charge au contraire tellement les terres de roture, que près d'ici 120 arpents dans le premier cas ne payent que 90 livres, alors que 400 autres, qui proportionnellement devraient 300 livres, sont taxées à 1,400 livres. A Narbonne, le canal qui se joint à celui du Languedoc mérite attention ; c'est un très bel ouvrage, qui, dit-on, sera terminé le mois prochain. -- 36 milles.*

*Le 24. -- Des femmes sans bas, beaucoup même sans souliers ; mais si leurs pieds sont pauvrement couverts, il leur reste la superbe consolation de les poser sur une chaussée grandiose ; la nouvelle voie a cinquante pieds de large, plus cinquante autres déblayés pour lui faire place.*

*Les vendanges peuvent à peine égaler l'animation et le mouvement universel du dépiquage que présentent les villes et les villages du Languedoc. Les gerbes sont empilées grossièrement autour d'une aire où un grand nombre de mules et de chevaux trottent en cercle ; une femme tient les rênes, une autre ou bien une ou deux petites filles activent la marche avec des fouets ; les hommes alimentent l'aire et la nettoient ; d'autres vannent en jetant le grain en l'air pour que les déchets soient emportés. Personne ne reste inoccupé et chacun s'emploie de si bon coeur qu'on dirait les gens aussi joyeux de leurs travaux, que le maître de ses tas de blé. Le tableau est singulièrement animé et joyeux. Je m'arrêtais souvent et je descendais de cheval pour examiner ces travaux ; toujours on me traita courtoisement, et mes voeux pour que les prix fussent bons pour le fermier sans l'être trop pour le pauvre, furent toujours bien reçus. Cette méthode avec laquelle on se passe de granges, dépend absolument du climat : depuis mon départ de Bagnères-de-Luchon jusqu'ici, en Catalogne, en Roussillon, en Languedoc, je n'ai pas vu de pluie, mais un ciel toujours clair et un soleil brûlant ; la chaleur n'était nullement étouffante et, pour moi, nullement désagréable. Je demandai si l'on n'était pas quelquefois surpris par la pluie ; c'est bien rare, me dit-on, et alors, après une violente averse, vient un soleil ardent qui a bientôt fait de tout sécher.*

Plus « sérieusement », la question des journeaux :

(...)Le 17. -- Toutes les conversations roulent sur la motion de l'abbé Sieyès, que l'on croit devoir être votée, bien qu'on lui préfère celle du comte de Mirabeau. Mais sa réputation le

paralyse : on le soupçonne d'avoir reçu 100,000 livres de la reine ; bruit aveugle, improbable. S'il était vrai, sa conduite serait très différente ; mais quand un homme n'a pas été exempt des plus grandes erreurs ( pour parler modérément ), les soupçons l'accompagnent sans cesse, quoiqu'il soit aussi innocent de ce qui les cause que le plus pur de leurs patriotes. Ce bruit en éveille d'autres ; ainsi que c'est à son instigation qu'il a publié ses anecdotes sur la cour de Berlin, et que le roi de Prusse, informé de cette publication, a fait répandre par toute l'Allemagne les Mémoires de madame de la Mothe. Voilà les histoires éternelles, les soupçons et les absurdités pour lesquelles Paris a toujours été si fameux. On voit aisément toutefois, par la tournure de la conversation, même sur le sujet le plus ridicule, pourvu qu'il soit d'intérêt public, jusqu'où va la confiance en certains hommes, et sur quoi elle est fondée. Dans toutes les sociétés, quelle que soit leur composition, vous entendez vanter les talents du comte de Mirabeau ; c'est le premier écrivain, c'est le premier orateur de France. Il ne pourrait cependant compter sur six votes de confiance dans les états. Ses écrits toutefois se répandent par tout Paris et dans les provinces ; il a publié un Journal des états ; mais quelques numéros furent d'une telle force, d'une telle témérité, que le gouvernement lui imposa silence par ordre exprès. On attribue ce coup à M. Necker, dont la vanité était blessée au vif par le peu de cérémonie avec lequel on le traitait. Tel était le nombre des souscripteurs, que j'ai entendu mettre à 80,000 liv. ( 3,500 l. st. ) par an le profit de M. de Mirabeau. Depuis cette suppression il publie, une ou deux fois par semaine, un petit pamphlet répondant au même but de donner un compte rendu des débats ; il y met pour titre : 1re, 2e, 3e Lettres du comte de Mirabeau à ses commettants. Quoique pleins de violence, de sarcasme et de sévérité, la cour, arrêtée sans doute par ce titre, n'a pas trouvé à propos de les suspendre. Il y a de la faiblesse et de la lâcheté à prohiber ainsi une seule publication, parmi tant d'autres qui font gémir la presse, et dont la tendance manifeste est de renverser l'état de choses actuel. D'un autre côté, c'est folie et aveuglement de permettre que de pareils pamphlets circulent dans tout le royaume, même par les soins du gouvernement, entre les mains duquel sont les postes et les diligences : il n'y a rien qu'on n'en doive attendre. -- Passé la soirée à l'Opéra-Comique : de la musique italienne, des paroles italiennes, des chanteurs italiens, et des applaudissements si continus, si enthousiastes, que les oreilles françaises doivent faire de rapides progrès.

Qu'aurait dit Jean-Jacques s'il avait vu un tel spectacle à Paris !(...)

(...)Le 28. -- M'étant pourvu d'un cabriolet français ( ce qui répond à notre gig ) et d'un cheval, je me mis en route après avoir pris congé de mon excellent ami M. Lazowski, dont l'inquiétude sur le sort de son pays m'inspirait autant de respect pour son caractère que les mille attentions que chaque jour je recevais de lui m'avaient donné de raisons pour l'aimer. Ma bonne protectrice, la duchesse d'Estissac, eut la bonté de me faire promettre de revenir chercher l'hospitalité dans son hôtel, au terme du voyage que j'allais entreprendre. Je ne me souviens pas du nom de l'endroit où je dînai en allant à Nangis ; mais c'est une station de poste, à gauche, un peu à l'écart de la route. Il n'y avait qu'une mauvaise chambre avec des murailles nues. Le temps était froid et le feu me manquait ; car, à peine fut-il allumé, qu'il fuma d'une façon insupportable. Cela me mit d'effroyable humeur. Je venais de passer quelque temps à Paris, au milieu de l'ardeur, de l'énergie et de l'animation d'une grande révolution ; dans les moments que ne remplissaient pas les préoccupations politiques, je jouissais des ressources de conversations libérales et instructives, de l'amusement du premier théâtre du monde, et les accents enchanteurs de Mandini m'avaient tour à tour consolé ou charmé pendant des instants trop fugitifs. Le brusque changement de tout cela contre une chambre d'auberge, et d'auberge française, l'ignorance de chacun sur les événements d'alors qui le regardaient au plus haut point, la circonstance aggravante de manquer de journaux avec une presse bien plus libre qu'en Angleterre, formaient un tel contraste que le coeur me manqua. A Guignes, un maître de danse ambulante faisait sauter avec sa pochette quelques enfants de marchands ; pour soulager ma tristesse, j'assistai à leurs plaisirs innocents, et je

leur donnai, avec une munificence grande, quatre pièces de douze sous pour acheter un gâteau, ce qui les remplit d'une nouvelle ardeur ; mais mon hôte, le maître de poste, fripon hargneux pensa que, puisque j'étais si riche, il en devait avoir sa part, et me fit payer neuf livres dix sous pour un poulet maigre et coriace, une côtelette, une salade et une bouteille de mauvais vin. Une si basse et si pillarde disposition ne contribua pas à me remettre de bonne humeur. -- 30 milles. (...)

(...)Le 4. -- Gagné Château-Thierry en suivant le cours de la Marne. Le pays est agréablement varié, et offre assez d'accidents de terrain pour former toujours tableau, s'il s'y trouvait des haies. Château-Thierry est magnifiquement placé sur cette rivière. Il était cinq heures quand j'y arrivai, et dans un moment si plein d'intérêt pour la France et même pour l'Europe, je désirais lire un journal. Je demandai un café ; il n'y en avait pas dans la ville. On compte ici deux paroisses et quelques milliers d'habitants, et il n'y a pas un journal pour le voyageur dans un moment où tout devrait être inquiétude ! Quel abrutissement, quelle pauvreté, quel manque de communications ! A peine si ce peuple mérite d'être libre ; le moindre effort vigoureux pour le maintenir en esclavage serait couronné de succès. Celui qui s'est habitué à voir, en parcourant l'Angleterre, la circulation rapide et énergique de la richesse, de l'activité, de l'instruction, ne trouve pas de mots assez forts pour peindre la tristesse et l'abrutissement de la France. Tout aujourd'hui j'ai suivi une des plus grandes routes à trente milles de Paris ; je n'ai cependant pas vu de diligence ; je n'ai rencontré qu'une voiture de personne aisée et rien davantage qui y ressemblât. -- 30 milles.(...)

(...)Depuis Strasbourg jusqu'ici, je n'ai pas pu voir un journal. Ici, j'ai demandé le cabinet littéraire, il n'y en a pas ; les gazettes, on les reçoit au café. C'est très aisé à répondre, mais moins aisé à trouver. Il n'y avait que la Gazette de France, pour laquelle, en ce moment, un homme sensé n'eût pas donné un sou. J'allai dans quatre autres maisons ; les unes n'avaient pas même le Mercure ; au café Militaire, le Courrier de l'Europe remontait à une quinzaine, et des personnes à l'air respectable s'entretiennent maintenant des nouvelles d'il y a deux ou trois semaines, et montrent clairement par leurs discours qu'elles ne savent rien de ce qui se passe. Dans toute la ville de Besançon, je n'ai trouvé ni le Journal de Paris, ni aucun autre donnant le détail des séances des états ; c'est cependant la capitale d'une province grande comme une demi-douzaine de nos comtés anglais et contenant 25,000 âmes, et, ce qui est étrange à dire, la poste n'y vient que trois fois par semaine ! Dans un moment où il n'y a ni droit de timbre ni censure, comment n'imprime-t-on pas à Paris un journal pour les provinces, en ayant soin d'en prévenir par des affiches et des placards le public auquel il serait destiné ! On croit en province que les députés sont à la Bastille, tandis que la Bastille est démolie ; et le peuple, dans son erreur, pille, brûle et dévaste. Cependant, malgré cette ignorance honteuse, on voit tous les jours aux états des hommes qui se disent fiers d'appartenir à la première nation de l'Europe, au plus grand peuple de l'univers ! Croient-ils donc que ce sont les assemblées politiques ou les cercles littéraires d'une capitale qui constituent un peuple, et non la diffusion rapide des lumières parmi des esprits préparés par l'habitude du raisonnement à recevoir la vérité et à en faire l'application ? Que cette affreuse ignorance de la masse sur ses intérêts soit l'oeuvre de l'ancien gouvernement, personne n'en doutera. Si, ce qu'il y a de grandes raisons de croire, la noblesse dans toute la France est traquée comme en Franche-Comté, il est curieux de voir cet ordre entier souffrir pareille proscription, comme un troupeau de moutons, sans opposer la moindre résistance. Cela confond de la part d'un corps qui a sous la main une armée de 150,000 hommes ; sans doute, une partie de ces troupes se révolterait ; mais on doit cependant bien compter que les 40,000, peut-être 100,000 nobles de France, pourraient remplir la moitié des rangs de l'armée royale d'hommes qui leur seraient unis par une communauté d'idées et d'intérêts. Mais il n'existe ni réunions, ni associations entre eux, ni relations avec les soldats ; ils ne savent pas chercher sous les drapeaux un refuge pour défendre leur cause ou la venger ; heureusement pour la France, ils tombent sans lutte et

meurent sans qu'on les frappe. Ce mouvement universel de l'intelligence, qui, en Angleterre, transmet avec la rapidité de la foudre, d'un bout du royaume à l'autre, la moindre émotion ou la moindre alarme, ne se retrouve pas en France. Aussi peut-on dire, et peut-être avec vérité, que la chute du roi, de la cour, des pairs, des nobles, de l'armée, de l'Eglise et des parlements, est due aux suites mêmes de l'esclavage dans lequel ils ont tenu le peuple ; que c'est, par conséquent, un juste salaire plutôt qu'un châtement. -- 18 milles.(...)

(...)Le 31. -- Rendu visite à M. de Morveau, qui, fort heureusement, a reçu ce matin, de M. de Virly, une lettre de recommandation pour moi avec quatre lettres de M. de Broussonnet ; mais M. Vaudrey, de Dijon, auquel l'une d'elles est adressée, se trouve absent. Nous eûmes une conversation sur ce sujet si intéressant pour tous les physiciens, le phlogistique. M. de Morveau combat vivement son existence ; il regarde la dernière publication du docteur Priestley comme fort en dehors de la question, et me déclare qu'il tient cette controverse pour aussi décidée que celle de la liberté en France. Il me montra une partie de son article : Air pour la Nouvelle Encyclopédie, qui va se publier bientôt ; il pense y avoir établi au delà de toute discussion la doctrine des chimistes français sur sa non-existence. Il me pria de revenir le soir pour me présenter à une dame aussi instruite qu'aimable, et m'invita à dîner pour le lendemain. Après l'avoir quitté, je me mis à courir les cafés ; mais croirait-on que dans cette capitale de la Bourgogne, je n'en trouvais qu'un où je puisse lire le journal ! C'était sur la place, dans une maison de chétive apparence, où je dus l'attendre pendant une heure. Partout on est désireux de savoir les nouvelles, sans qu'il y ait moyen de satisfaire sa curiosité ; on se fera une idée de l'ignorance où l'on vit de ce qui se passe par le fait suivant. Personne, à Dijon, n'avait entendu parler du sac de l'Hôtel de ville de Strasbourg ; quand je me mis à en parler, on fit cercle autour de moi ; on n'en savait pas un mot ; cependant voilà neuf jours que c'est arrivé ; y en eût-il eu dix-neuf, je doute qu'on eût été mieux renseigné. Si les nouvelles véritables sont longues à se répandre, en revanche on est prompt à savoir ce qui n'est pas arrivé. Le bruit en vogue à présent, et qui obtient crédit est que la reine a été convaincue d'un complot pour empoisonner le roi et Monsieur, donner la régence au comte d'Artois, mettre le feu à Paris et faire sauter le Palais-Royal par une mine ! Pourquoi les différents partis des états n'ont-ils pas des journaux, expression de leurs sentiments et de leurs opinions, afin que chacun connaisse, ainsi les faits à l'appui de son opinion et les conséquences que de grands esprits en ont tirées. On a conseillé au roi bien des mesures contre les états, mais aucun de ses ministres ne lui a parlé de l'établissement des journaux et de leur prompt circulation, pour éclairer le peuple sur les points faussement présentés par ses ennemis. Quand de nombreuses feuilles paraissent opposées les unes aux autres, le peuple cherche à y démêler la vérité, et cette recherche seule l'éclaire ; il s'instruit et ne se laisse plus tromper si aisément. -- Rien que trois convives à table d'hôte, moi et deux gentilshommes, chassés de leurs domaines, à en juger par leur conversation ; mais ils ne parlent pas d'incendie. Leur description de cette partie de la province d'où ils arrivent, entre Langres et Gray, est effrayante : il y a eu peu de châteaux brûlés, mais trois sur cinq ont été pillés, et leurs propriétaires sont heureux de s'enfuir du pays la vie sauve. L'un d'eux, homme très judicieux et bien renseigné, croit que les rangs et les privilèges sont abolis de fait en France, et que les membres de l'Assemblée ayant eux-mêmes peu ou point de propriétés foncières, les attaqueront et procéderont à un partage égal. Le peuple s'y attend ; mais, que cela soit ou non, il considère la France comme absolument ruinée. « Vous allez trop loin, répliquai-je, la destruction des rangs n'implique pas la ruine. -- J'appelle ruine, me dit-il, une guerre civile générale ou le démembrement du royaume ; selon moi, les deux sont inévitables ; peut-être pas pour cette année, mais pour l'autre ou celle d'après. Quelque gouvernement que ce soit, fondé sur l'état actuel des choses en France, ne pourra résister à des secousses un peu vives ; une guerre heureuse ou malheureuse l'anéantira. » Il parlait avec une profonde connaissance de l'histoire et tirait ses conclusions politiques de façon très rigoureuse. J'ai rencontré peu d'hommes comme lui à table d'hôte. -- On peut croire

que je n'oubliai pas le rendez-vous de M. de Morveau. Il m'avait tenu parole ; madame Picardet est à sa place au salon comme dans le cabinet d'étude ; femme d'une simplicité charmante, elle a traduit Scheele de l'allemand et une partie des ouvrages de M. Kirwan de l'anglais ; c'est un trésor pour M. de Morveau, car elle peut soutenir sa conversation sur des sujets de chimie aussi bien que sur d'autres, soit agréables, soit instructifs. Je les accompagnai à leur promenade du soir. Madame Picardet me dit que son frère, M. de Poule, était un grand fermier, qu'il avait semé beaucoup de sainfoin, dont il se servait pour l'engraissement des boeufs ; elle m'exprima ses regrets de ce qu'il fût trop occupé des affaires de la municipalité pour pouvoir m'accompagner à sa ferme.(...)

(...) Quelque voyageur trouvera sans doute dans l'avenir qu'on y aura joint celui d'un autre homme qui ne le cède à aucun des précédents, le savant par qui j'avais l'honneur d'être présenté, M. de Morveau. Dans la soirée nous allâmes de nouveau chez madame Picardet, qui nous emmena à la promenade. Je fus charmé d'entendre M. de Morveau remarquer, à propos des derniers troubles, que les excès des paysans venaient de leur manque de lumières. A Dijon, on avait recommandé publiquement aux curés de mêler à leurs sermons de courtes explications politiques, mais ce fut en vain ; pas un ne voulut sortir de sa routine. Que l'on me permette une question : Est-ce qu'un journal n'éclairerait pas plus le peuple que vingt curés ? Je demandai à M. de Morveau si les châteaux avaient été pillés par les paysans seuls, ou par ces bandes de brigands que l'on disait si nombreuses. Il m'assura qu'il avait cherché très sérieusement à s'en assurer, et que toutes les violences à sa connaissance, dans cette province, venaient des seuls paysans ; on avait beaucoup parlé de brigands sans rien prouver. A Besançon, on m'avait dit qu'ils étaient 800 ; mais comment 800 bandits qui auraient traversé une province auraient-ils rendu leur existence problématique ? C'est aussi bouffon que l'armée de M. Bayes, qui marchait incognito.(...)

(...) Le 7. -- Moulins paraît être une pauvre ville, mal bâtie. Je descendis à la Belle-Image, mais je m'y trouvai si mal que je changeai pour le Lion-d'Or qui est encore pire. Cette capitale du Bourbonnais, située sur la grande route d'Italie, n'a pas une auberge comparable à celle du petit village de Chavannes. Pour lire le journal j'allai au café de madame Bourgeau, le meilleur de la ville ; j'y trouvai vingt tables pour les réunions ; quant au journal, j'aurais pu tout aussi bien demander un éléphant. Quel trait de retard, d'ignorance, d'apathie et de misère chez une nation ! Ne pas trouver dans la capitale d'une grande province, la résidence d'un intendant, et au moment où une assemblée nationale vote une révolution, un papier qui dise au peuple si c'est Lafayette, Mirabeau ou Louis XVI qui est sur le trône ! Assez de monde pour occuper vingt tables et assez peu de curiosité pour soutenir une feuille ! Quelle impudence et quelle folie ! Folie de la part des habitués, qui n'insistent pas pour avoir au moins une douzaine de journaux ; impudence de la maîtresse de maison qui ose ne pas les avoir. Un tel peuple eût-il jamais fait une révolution, fût-il jamais devenu libre ? Jamais, pour des milliers de siècles. C'est le peuple éclairé de Paris, au milieu des brochures et des publications, qui a tout fait. Je demandai pourquoi on n'avait pas de journaux. « Ils sont trop chers, » me répondit-elle, en me prenant vingt-quatre sous pour une tasse de café au lait et un morceau de beurre de la grosseur d'une noix. « C'est grand dommage qu'une bande de brigands ne campe pas dans votre établissement, madame. » Parmi les lettres que j'ai dues à M. de Broussonnet, peu m'ont été aussi utiles que celle qui m'adressait à M. l'abbé de Barut, principal du collège de Moulins. Il se pénétra vivement de l'objet de mon voyage et fit toutes les démarches possibles pour me satisfaire. Nous allâmes d'abord chez M. le comte de Grimau, lieutenant général du bailliage et directeur de la Société d'agriculture de Moulins, qui voulut nous garder à dîner. Il paraît avoir une fortune considérable, du savoir, et son accueil est très bienveillant. On parla de l'état du Bourbonnais ; il me dit que les terres étaient plutôt données que vendues, et que les métayers sont trop pauvres pour bien cultiver. Je suggérai quelques-uns des modes à suivre pour y remédier ; mais c'est perdre son temps d'en parler en France. Après le dîner, M.

de Grimau m'emmena à sa maison de campagne, tout près de la ville ; elle est bien située et domine la vallée de l'Allier. -- Des lettres de Paris : elles ne contiennent rien que des récits certainement effrayants sur les excès qui se commettent par tout le royaume, et particulièrement dans la capitale et sa banlieue. Le retour de M. Necker, qu'on croyait devoir tout calmer, n'a produit aucun effet.(...)

(...)Le 12. -- Clermont ne mérite qu'en partie les reproches que j'ai adressés à Moulins et à Besançon ; il y a une salle à lecture chez M. Bovares ( Beauvert ), libraire ; j'y trouvai plusieurs journaux et écrits périodiques ; mais ce fut en vain que j'en demandai au café ; on me dit cependant que les gens sont grands amateurs de politique et attendent avec impatience l'arrivée de chaque courrier. La conséquence est qu'il n'y a pas eu de troubles ; ce sont les ignorants qui font le mal. La grande nouvelle arrivée à l'instant de Paris de la complète abolition des dîmes, des droits féodaux, de chasse, de garenne, de colombier, etc., etc., a été reçue avec la joie la plus enthousiaste par la grande masse du peuple, et en général par tous ceux que cela ne blesse pas directement. Quelques-uns même, parmi ces derniers, approuvent hautement cette déclaration ; mais j'ai beaucoup causé avec deux ou trois personnages de grand sens qui se plaignent amèrement de la grossière injustice et de la dureté de ces déclarations, qui ne produisent pas leur effet au moment même. M. l'abbé Arbre, auquel j'étais recommandé par M. de Broussonnet, eut non seulement la bonté de me communiquer les renseignements d'histoire naturelle qu'il avait recueillis lui-même dans les environs de Clermont, mais aussi il me fit connaître M. Chabrol, amateur très ardent de l'agriculture, qui me mit au courant de tout ce qui y touchait avec le plus grand empressement.(...)

(...)Le 14. -- Issoire. Le pays est rendu pittoresque par la quantité de montagnes coniques qui s'élèvent de tous les côtés. Quelques-unes sont couronnées de villes, sur d'autres s'élèvent des forteresses romaines ; l'idée que tout cela est le produit d'un feu souterrain, quoique remontant à des âges bien trop éloignés pour qu'il en reste aucun témoignage que l'oeuvre elle-même, cette idée tient constamment l'attention en éveil. M. de l'Arbre m'a donné une lettre pour M. de Brès, docteur en médecine à Issoire ; je trouvai celui-ci au milieu de ses concitoyens réunis à l'Hôtel de ville, pour entendre la lecture d'un journal. Il me conduisit au fond de la salle et me fit asseoir près de lui : le sujet de la lecture était la suppression des ordres monastiques et la conversion des dîmes. Je remarquai que les auditeurs, parmi lesquels il y en avait de la plus basse classe, étaient très attentifs ; tous paraissaient approuver ce qu'on avait dit des dîmes et des moines. M. de Brès, qui est un homme de grand sens, m'emmena à sa ferme, à demi-lieue de la ville, sur un terrain d'une richesse admirable ; comme toutes les autres fermes, celle-ci est aux mains d'un métayer. Soupé ensuite chez lui en bonne compagnie ; la discussion politique a été fort animée. On parlait des nouvelles du jour, on semblait disposé à approuver chaleureusement les dernières mesures ; je soutins que l'assemblée ne suivait aucun plan régulier ; elle avait la rage de la destruction sans le goût qui fait édifier de nouveau : si elle continuait ainsi, détruisant tout et n'établissant rien, elle jetterait à la fin le royaume dans une telle confusion, qu'elle-même n'aurait plus assez de pouvoir pour ramener l'ordre et la paix ; on serait sur le bord de l'abîme, ou de la banqueroute, ou de la guerre civile.(...)

(...)Le 5. -- Marseille ne mérite en aucune façon le reproche que j'ai si souvent fait à d'autres villes de manquer de journaux. J'en trouvai plusieurs au café d'Acajon, où je déjeunai. Distribué mes lettres, qui m'ont valu des renseignements sur le commerce, mais j'ai été désappointé de n'en pas recevoir une que j'attendais pour me recommander à M. l'abbé Raynal, le célèbre écrivain.(...)